

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



AN-NEW BEST LILLUW-SC

Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 51. Vol. III. — SAMEDI 9 MARS 1844.  
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

### SOMMAIRE.

**Courrier de Paris.** Vue du Pont de Beaucaire, emporté par un coup de vent ; Perte du Navire l'Elberfeld. — **Examen d'un voyage en Afrique.** (Suite et fin.) — **Paris souterrain.** (3<sup>e</sup> art.) Plan idéaliste de l'Entree des Calanques et des Environs de Paris; Etablissement de la Galerie du Fort-Mahon; Coupe géologique du sol sous Paris; Trois Vues intérieures des Calanques. — **Observations météorologiques.** Février. — **Histoire de la Semaine.** — **Intérieur de la Chambre des Députés.** Tribunes des deux Chambres. Tribune des Orateurs de la Chambre des Pairs; Tribune des Journalistes à la Chambre des Députés; Sonnette du Président; La Tribune des Orateurs et le Banc des Ministres à la Chambre des Députés; Papeterie du Banc des Ministres. — **Académie des Sciences.** (Suite.) — **Don travé l'Aller.** Fantaisie maritime par M. G. de La Landelle, (Suite et fin.) **Une Gravure.** Théâtres. Une Scène de Carlo et Corina. — **Cinéma-Scopes.** Deux Gravures. — **Bulletin bibliographique.** — **Amusements.** — **Amusements des Sciences.** Deux Gravures. — **Problème d'Ichne.** — **Rebus.**

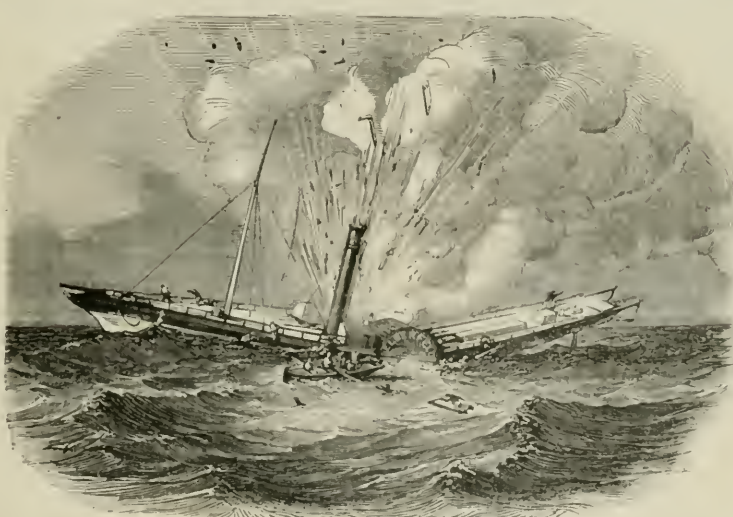
### Courrier de Paris.

Mais où sommes-nous, bon Dieu? tout est sombre et sinistre; les bruits de la ville, les nouvelles du dehors n'apportent à la curiosité publique que des faits déplorables ou sanglants! — Vous sortez de votre lit le matin, enveloppé de votre robe de chambre ouatée, les pieds dans vos pantoufles, le teint frais, la bouche souriante, l'œil calme et doux, comme un honnête homme qui a dormi la grasse matinée, avec un cœur léger et une conscience en repos; vous voici dans votre fauteuil à bras, au coin d'un feu joyeux, remuant dans votre cerveau les idées les plus aimables et les plus se-reines, et aimant toute la nature, comme dit la chanson de Lantara. — Cependant vous prenez votre journal du matin, vous en brisez l'enveloppe légère, et d'un œil curieux vous y cherchez les nouvelles récentes de ce monde charmant, de ce délicieux univers dont vous êtes amoureux; tout à coup votre regard s'attriste, votre visage s'assombrit, vous pâlissez, vous rougissez tout à la fois; une invincible tristesse s'empare de toute votre personne, et au lieu d'un air de fête, comme tout à l'heure, vous avez un air d'enterrement.

C'est qu'en effet, depuis quelque temps, tout journal est une véritable nécropole, un champ de meurtres et de ruines, une forêt de Bondi, où il n'est pas sain de passer seul et sans armes. Le lecteur qui s'aventure imprudemment dans la contrée des Nouvelles diverses, tré-saillie à chaque pas et court



(Vue du Pont de Beaucaire, emporté par un coup de vent.)



(Perte du Navire l'Elberfeld.)

risque de la vie; ici un bandit s'introduit dans la maison d'un millionnaire, et laisse après lui un coffre-fort brisé et un cadavre étendu sur les dalles; là deux pauvres vieilles femmes tombent sous les coups d'un assassin; tous les jours du sang, tous les jours des crimes hideux, tous les jours des crânes fendus, et le vol se glissant dans les demeures et y introduisant le meurtre à l'œil hagard. — Hier c'était la veuve Sénépart, aujourd'hui le banquier Douon-Cadot, demain l'Anglais Ward; chaque semaine a son forfait, son bourreau, sa victime; et les journaux ne manquent pas de vous donner, avec une exactitude qui fait dresser les cheveux sur la tête, les plus minutieux et les plus horribles détails de ces effroyables aventures. — En vérité, en lisant les feuilles du matin, on se tâte pour s'assurer si on n'a pas reçu quelque coup de couteau ou de poignard, et peu s'en faut qu'on ne crie: « A la garde! » La main de la justice saisissant le criminel, la loi le frappant de son glaive, ne semblent plus même inquiéter le criminel. L'infortuné sculpteur P... a été frappé de dix coups de stylet par son apprenti, qui venait d'assister au supplice de Poulmann; et peut-être quelque assassin en expectative se prépare à suivre assidûment les débats de l'affaire Ducros, le meurtrier de madame Sénépart, qui commèneront la semaine prochaine. Ne sont-ce pas là des faits étonnants, et qui attestent malheureusement qu'il y a, à côté de notre monde de mœurs si faciles et si douces, je ne sais quelle race forcée de damnés toujours armée et toujours menaçante? Quel est le moyen d'apporter la lumière à ces âmes ténébreuses et perdues? N'y en a-t-il aucun, et la société aura-t-elle toujours ses tigres, ses hyènes et ses chacals?

C'est peu des hommes; les choses se mettent de la partie et jouent, à leur tour, des jeux effrayants et terribles; tantôt — et nous en avons eu tout récemment de douloureux exemples — c'est l'incendie qui allume ses flammes dévorantes et détruit de riches manufactures, le pauvre ouvrier, sans travail et sans pain, avec sur les débris fumants; tantôt c'est l'inondation. — Les récits publiés l'attestent, — qui promène sur les campagnes et sur les villes ses irrésistibles fureurs; les hameaux disparaissent, la campagne est dévastée; des cadavres d'hommes et de maisons flottent à la surface des vagues déchaînées; l'inondation, l'eau cent fois plus avide et plus insatiable que le dévorant incendie! En vain la prévoyance humaine s'efforce d'opposer un obstacle à cet en-



qu'on sans frein; il rugit, il s'agite avec rage, et brisant, comme une paille fragile, la digue la plus solide, répand le peur, la mort, le désastre de tous côtés. — Plus loin, c'est l'ouragan qui gronde; l'ouragan, qui n'en a résisté; l'ouragan, monstre aux effroyables tourbillons, qui déracine les arbres dans sa course folle, abat les hautes tours et les hauts clochers, emporte les toits et les murailles, fait échoir les arches des voûtes et les engoulait dans les flots. — Qui n'a tressailli d'effroi en entendant la révérende nouvelle de la mine du pont de Beauregard, qu'une troupe furieuse a fait voler dans les airs et dispersé par débris, laissant des cadavres sur la rive.

Voilà les faits sinistres qui occupent la ville depuis quinze jours, et se mêlent au bruit de ses fêtes; l'élegant Paris ne s'en amuse pas moins et continue à cotir la palme. — Ces pauvres gens inondés, noyés, ruinés, assassinés, incendiés, mais savez-vous que c'est affreux, ma chère! — A propos, dansez-vous la polka?

Rien n'est plus intéressant, en effet, que la polka; rien ne cause en ce moment des émotions plus profondes, rien, pas même l'aventure du navire hollandais *l'Elberfeld*. — Ce navire était en route pour l'Angleterre, sous le commandement du capitaine Stranach; il avait à son bord M. Busch. En approchant des côtes, M. Busch fit observer au capitaine Stranach que, depuis quelques instants, le navire tressaillait en marchant. Pour M. Busch, navigateur habile, ce tressaillement était le signal d'une prochaine catastrophe; M. Busch prévoyait que le bâtiment, construit en fer, ne tarderait pas à s'effondrer : « Alerte! capitaine; faites préparer les embarcations! alerte! alerte! »

A prime l'alarme était-elle donnée qu'un ouragan venait d'éclater, et M. Busch avait dit vrai : *l'Elberfeld* venait de se rompre par le milieu, en deux parts égales. « Nous sommes perdus! s'écria l'équipage. Arrêtez les machines! hors les embarcations! » répliqua M. Busch; et en même temps il se jeta dans le canot avec deux hommes et le fit amener. Le vent soufflait avec violence; cependant M. Busch, avec un rare sang-froid et une grande habileté, maintint le canot, le plus près possible de l'arrière du navire; en même temps il criait au capitaine Stranach de se jeter à la mer avec un avion, afin d'éviter d'être écrasé entre l'arrière et l'avant, qui se rejoignaient en s'abîmant.

Ce fut alors un moment suprême et terrible; le navire sombra; les chaudières, écrasées par le choc des deux parties du bâtiment, lancèrent dans les airs d'immenses nuages de vapeur et des jets d'eau bouillante; enfin, au milieu de ce vaste tourbillon de flamme et de fumée, *l'Elberfeld* disparut dans l'abîme béant, après une horrible explosion; spectacle effrayant et grandiose!

Assisôt M. Busch s'avança sur le champ du désastre, pour sauver les victimes; la première qu'il recueillit fut le capitaine Stranach, qui se tenait sur l'eau, soutenu sur un débris flottant de *l'Elberfeld*; après le capitaine, M. Busch sauva les matelots; l'équipage se composait de treize hommes, trois seulement périrent dans cette fatale journée. Pendant quatre heures, le canot portait M. Busch, le capitaine Stranach et leurs compagnons, flotta au caprice des vents sur une mer agitée et sombre; la Providence envoya enfin à leur secours le navire *la Charlotte*, qui les prit à son bord et les mit à l'abri de tout danger.

J'ai entendu raconter cette catastrophe de *l'Elberfeld*, beaucoup mieux que je ne le fais, dans un bal charmant, par une femme fine et blanche, au doux regard, aux lèvres roses, aux dents d'ivoire, à la taille de guêpe, à la jambe de biche, au petit pied de fée, qui se leva en souriant, après le récit terrible qu'elle venait de faire, pour se livrer aux bras d'un valseur acharné; je pensais, en la voyant si ardente au plaisir, que toutes ces frêles et intrépides petites Parisiennes valseraient encore, valseraient toujours, alors même qu'une voix leur crierait, comme M. Busch au capitaine Stranach : « Prenez garde, la mort est sous vos pieds; le sol tressaille, et la salle de bal va s'effondrer, s'écrouler et vous englober! »

Il y a aujourd'hui à Paris un homme dont on parle continuellement beaucoup plus que de tous les hommes de génie ou de talent de notre époque; cet homme a un crédit immense, une réputation prodigieuse; son nom est dans toutes les bouches; il n'est question que de lui du matin au soir : « Eh bien! l'avez-vous vu? Vous êtes-vous entendu avec ce personnage merveilleux? Venez, il ne veut-il? irez-vous le trouver, ou déguiserai-je chez vous? » Telles sont les questions qu'on échange de tous côtés; ni Mirabeau ni Napoléon n'ont excité une pareille rumeur et obtenu un tel crédit. — Le nom de ce prodige, si vous plaît? — Ce prodige se nomme Cellarius. Vous ne regardez d'un air ébahi; quel vous ne connaissez pas Cellarius? Mais qui êtes-vous mais que faites vous? mais d'où sortez-vous? Quand on vous parle de Cellarius, faire cette mine d'ignorant et de débarqué de Pontoise! en vérité, c'est à ne plus oser dire qu'on est de vos amis; c'est à vous tourner le dos! c'est à vous mettre à la porte! c'est à vous fuir d'une lieue à la ronde!

Apprenez donc, et ne l'oubliez pas, que Cellarius est un homme... ah!... un homme doul... un homme que... un homme... c'est un homme enfin... qui donne des leçons de polka! Il n'y a guère qu'un homme que la polka fait tourner la tête ou plutôt la jambe à nos hommes, depuis la jeune homme aux chaussettes et blonds, aux reins souples et cambrés, jusqu'à la femme épuisée pourvue d'une fausse crinière, jusqu'à la femme élanquée et dédentée. Ce mois a suffi pour élever Cellarius au-dessus de la colonne; Musard n'est plus qu'un drôle; Cellarius va mettre l'empereur Musard à bas de son piédestal! Cellarius n'était rien hier, il est tout aujourd'hui.

Vous jugez de l'air de Cellarius et des allures qu'il se donne; mais, après tout, comme le grand Cellarius n'a pas le don d'ubiquité, et qu'il ne saurait être en même temps partout où on le demande, il se partage, à l'heure qu'il nous est, en un quart d'heure, à la demi-heure, à l'heure, je ne dirai pas à la course, un personnage de l'importance de Cellarius ne prend

pas la peine de se déranger; on vient chez le grand homme. Barons, duchesses, comtesses, marquises, dames de hauts quartiers, femmes de notaire, femmes d'agents de change y abondent, et heureuses celles qui l'y vont bien recevoir! Cellarius a répondu hier au valet de chambre d'une comtesse : « Dites-lui que je n'ai pas le temps, et qu'elle me laisse tranquille! » au groom d'une marquise : « Cent-étre; à un chasseur d'une princesse : « Je songerai; à un premier gentilhomme d'une impératrice : « Qu'elle attende. »

Quant au prix de ses leçons, le grand homme est modeste; il y a six semaines, il demandait vingt francs par heure; c'était le commencement de sa célébrité, le tarif s'est accru depuis, en proportion de sa renommée; et avant un mois, s'il n'est pas de la polka, il se ralentit pas, nous vous apprendrons probablement qu'un quart d'heure de polka du danseur Cellarius est une denrée hors de prix que l'on n'obtient plus qu'en déposant un cantonnement de 100,000 francs chez le concierge.

Je demande pardon à Jeanne d'Arc de la faire intervenir dans ces passe-temps mondains; la chaste, simple et pieuse Jeanne va se trouver bien déplacée au milieu de ces fêtes légères et folles de polka; mais elle m'absoudra en faveur de ma bonne intention, qui est de rendre justice au talent d'un poète et à une œuvre distinguée : le poète s'appelle Porchat, et il est de Lausanne; l'œuvre, qui a pour titre : *la Mission de Jeanne d'Arc*, vient de paraître à la librairie Dubouché, rue de Seine. Sans ce titre, *la Mission de Jeanne d'Arc*, on pourrait soupçonner quelque épopée en vingt-quatre chants; il n'en est rien, et nous ne prenons pas notre lecture en fatigue; c'est d'une tragédie qu'il s'agit, d'une tragédie en cinq actes, tragédie acquiescée avec honneur au comité du Second-Théâtre-Français, et qui devait tenter les chances de la représentation publique. M. Porchat a préféré céder à des considérations qui font l'éloge de sa modestie et de sa délicatesse, et retirer sa tragédie pour ne pas faire concurrence à des œuvres présentées sous le même nom et le même sujet, et ne pas nuire à des droits antérieurs. Après quoi, M. Porchat s'est heureusement décidé à livrer sa *Jeanne d'Arc* à l'impression.

Nous venons de lire cet ouvrage intéressant et consciencieux, et c'est en toute sincérité que nous regrettons que la *Jeanne* de M. Porchat n'ait pas jusqu'au bout poussé l'aventure et recité sa poésie en face de la rampe, au lieu de la faire brocher ou relire pour toute fortune; sans nul doute, *Jeanne* aurait réussi. Des caractères bien étudiés, un style clair et élégant, de nobles idées, des sentiments vraiment français, un drame émouvant et varié, n'est-ce donc rien? Nous antérieurs, même eux en crédit, nous font-ils souvent de tels présents? et sommes-nous si fort gâtés par eux qu'il faille ne pas leur rendre compte à M. Porchat des honorables qualités de sa tragédie? Eh bien! si on ne peut pas entendre cette *Jeanne* au théâtre, du moins peut-on la lire au coin de son feu. Qu'on lise donc la *Jeanne* de M. Porchat, on verra que certains de nos poètes, qui donnent aussi dans la tragédie, feraient sagement d'entreprendre un petit voyage à Lausanne.

Nous avons entre les mains une lettre de madame Cinti-Damoreau datée de La Haye; elle annonce son retour à Paris pour les premiers temps de 1845. Pour revenir, il faudra que madame Damoreau s'arrache aux ovations que l'Amérique multiplie sous ses pas. Il n'est rien sur de tel depuis le passage de Fanny Elssler. La voix de madame Damoreau produit là-bas le même enthousiasme que le pied de l'adorable Fanny avait partout soulevé. De Philadelphie à Baltimore, de Washington à Richmond, de Richmond à Charleston, la voix mélodieuse a séduit les plus rebelles. Artiste, comme on sait, accompagnée même par madame Damoreau et partagée sa course triomphale. Les villes envoyaient des députations; les sociétés offraient des fêtes. A Charleston, après le concert, la foule, s'échappant bruyamment par toutes les issues du théâtre, reconduisait les artistes jusqu'à leur hôtel, au milieu des *cris*, et à la lueur de mille flambeaux. — A La Haye, où ils arrivèrent le 15 janvier, après une traversée périlleuse, ils étaient attendus avec une telle impatience, que le port se trouva tout à coup converti d'une immense multitude pour les recevoir. Le 17 janvier on leur leur premier concert. On se battaient aux portes; on se ruait dans la salle par flots précipités. Le journal havanais, voulant peindre le succès obtenu par la cantatrice à cette première soirée, dit : « Ce n'était pas un torrent, mais un *Niagara* d'applaudissements. » Un feuilleton de Paris transporté à La Haye n'aurait pas trouvé mieux.

Du reste, après les bruits d'inondations, d'incendies, de meurtres et de polka, il n'a été question ici, depuis huit jours, que de fortifications, de patentes et de Pomaré. Décidément la semaine a été mauvaise.

— Le Théâtre-Italien de Saint-Petersbourg a fait sa clôture le dimanche (6) 18 février dernier, le dernier jour du carnaval des Russes. Jamais plus magnifique représentation n'avait eu lieu à Paris ou à Londres durant les plus belles années des directions Severini ou Laporte. On jouait quelques scènes des *Parfums* pour Tamburini, et la *Sonambula* pour Rubini et madame Viardot-Garcia... « La salle était plus pleine, nous écrit notre correspondant, qu'il s'y était amoncelé; quant à vous raconter tout ce qui s'est fait à cette représentation vraiment *étouffante* et *mémorable*, je ne sais comment m'y prendre. Il y avait, entre le public et les artistes, cet échauffement du besoin d'être regretté qui fait que chacun se surpasse; j'ai vu madame Viardot et Rubini s'écarter et j'ai vu avec autant de verve et de pathétique, qu'on pleurait dans la salle et sur le théâtre. Pour vous donner une idée de l'enthousiasme général, et de la manière dont on cherchait à le réjouir, il ne me suffira de vous dire qu'il y avait, dans cette saison, la scène a été totalement convertie, à plusieurs reprises, de bonnets et de couronnes. Un seul fleuret en a vendu pour 1,400 roubles, il y a eu au moins 50 rappels. A la fin du spectacle toute la salle se tenait debout, les femmes agitant

leurs mouchoirs, les hommes leurs chapeaux, c'étaient non des *braci* et des battements de mains, mais des *hurras* et des trépignements universels. Cette scène étrange n'a fini que lorsqu'on a pris le parti de relever le lustre et d'éteindre la rampe; il n'y a que l'obscurité qui a fait partir enfin le public. Une demi-heure après, quand les artistes sont sortis, ils ont trouvé une foule immense qui les attendait à la porte pour les applaudir une deuxième fois, et cependant il faisait un froid dont on n'avait pas en d'exemple depuis dix ans (50 degrés Réaumur). Pendant cette nuit même, *vingt-deux personnes sont mortes* dans les rues, n'ayant pas été relevées à temps par les rondes de police, qui en ont sauvé bien d'autres. « La saison prochaine promet d'être encore plus brillante que celle de cette année. Rubini, Tamburini et madame Viardot ont renouvelé leurs engagements. Madame Viardot, qui a obtenu de si éclatants succès, et qui a joué quarante fois en trois mois et demi, aura, nous assure-t-on, près de 50,000 fr. par mois. — On espère que Lablache se décidera à signer à Londres le brillant engagement qui lui a été proposé.

## Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 558, 574, 590 et 410; t. III, p. 6.)

Nous ne suivons pas l'auteur de ces fragments dans le récit des causes qui avaient amené la sanglante catastrophe de son malheureux aïen. Le lecteur est pressé sans doute de savoir de quelle manière l'auteur a pu lui-même échapper aux périls que sa téméraire entreprise attirait sur sa tête au moment où les hostilités venaient de recommencer contre l'émir.

A tout prix je voulais quitter Tazza, où je me sentais mourir peu à peu. Tandis que je revais aux moyens de m'éloigner, le ciel, touché de mes peines, fit passer dans la ville une caravane qui s'en retournait au Maroc. Ni les dangers que j'allais courir en m'enfuyant du pays sans y être autorisé par l'émir, ni les fatigues du voyage ne purent m'arrêter. Pour moi il n'y avait que deux paris à prendre : mourir ou reconquérir ma liberté. Le moment propice, le camp en désordre, la population effrayée, secondèrent mon dessein. Je me procurai deux chameaux, et je me fis associer, avec Kou-Ouli, à la caravane.

Je ne puis dire ici ce que je ressentis dès que nous eûmes dépassé les portes de Tazza; il est des impressions qu'aucune langue ne rend bien. La souffrance et la sombre atonie de mon âme s'éclaircissent peu à peu pour la laisser s'ouvrir à l'espérance. J'étais presque heureux, et je ne songeais plus guère au meurtre commis sous mes yeux (tant l'homme est égoïste), lorsqu'un nouvel accident faillit me replonger dans toutes mes terreurs. On sait qu'il faut traverser sept fois la Mina (la Bloude) avant d'atteindre Mascara. Les eaux de cette rivière sont très-basses en été, mais l'hiver les rend dangereuses; son sein, gonflé de tous les torrents qui se précipitent des montagnes, s'élève et fauchait souvent les limites que lui imposa la nature. La Mina rappelle assez exactement notre Rhin, dont les flots convergent tant de fois les belles plaines du Midi. Quoique nous fussions alors au mois de juin, le passage de la rivière présentait de graves difficultés; il avait pu beaucoup les jours précédents, et la Mina mêlant ses eaux débordées aux mille petits ruisseaux qui sillonnent le bassin du Chélf. Au troisième bras la caravane s'élançait au galop des chameaux, lorsque Ben-Ouli perdit l'équilibre et disparut dans le gouffre. Nous ne nous aperçûmes de l'accident qu'en voyant son chameau débarquer seul sur le bord opposé.

J'appris en passant à quelques lieues de Tekedempt, qu'une cinquantaine de prisonniers français étaient détenus dans la forteresse; on les employait, dit-on, aux travaux les plus rudes et les plus abjects; aucun outrage ne leur était épargné. Quelques-uns travaillaient à la manufacture d'armes. Il y avait, en outre, en ville deux femmes et quatre enfants qui partageaient le logement de la famille d'Abd-el-Kader, ainsi que deux Alsaciennes qui avaient été laissées par un Européen en garantie de quelques fonds qu'il devait à l'émir. Ces otages n'ont pas été réclamés depuis.

Sur la ligne qui conduit à Mascara, on trouve plusieurs villes, entre autres Mysouna, Tiliouan et Callah. La première est perchée sur la crête d'une montagne; elle est habitée par un millier d'habitants, presque tous hommes lettrés; c'est-à-dire lecteurs du Koran ou des écrits sacrés chez les Arabes lorsqu'ils expliquent le livre du Prophète. Les Mysouniens ne s'occupent point de ce qui se passe autour d'eux. Tiliouan, petite cité en ruines, occupe le fond d'un vallon. Des monts élevés la couronnent; elle a de six à sept cents habitants lettrés et fanatiques qui abhorrent, non-seulement les Français, mais tous les Européens en général. Callah n'est qu'un petit douar auquel on a généralement donné le nom de ville; quelques cabanes couvertes de chaume éparpillées sans ordre dans une plaine resserrée entre deux chaînes de montagne, quelques jardins, une forteresse qu'on pour étre plus exact, une tour délabrée, tel est Callah. Il est à remarquer cependant que les quatre cents Arabes qui l'habitent sont assez industrieux. Il s'y fabrique de beaux tapis de pied, dont les Marocains et les citoyens de Fez font le principal objet de leurs spéculations. On obtient ces objets à vil prix sur les lieux, tant la misère y est grande! Les populations de Mysouna, Tiliouan et Callah sont administrées par Hady-Mustapha. Elles ne fournissent que des cavaliers à la guerre saharienne. On peut recueillir dans ces villes environ huit mille combattants qui suivent la hamme de Mouloud-ben-Arath. On concevrait aisément les motifs de la haine qu'ils nous portent, car elles appartiennent à la tribu d'Abd-el-Kader. L'égoïsme, l'amour-

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.



propre et l'intérêt lui ont fait parmi elles des serviteurs dévoués.

Juliet dardait sur nous ses rayons dévorants lorsque nous traversâmes Mascara. Cette ville n'avait alors que fort peu d'habitants; on désertait ses marchés; c'est à peine si on y rencontrait quelques citoyens venus de Fez pour vendre des objets dont le pays était privé depuis que l'émir avait, par un édit, prononcé la petite capitale contre quiconque achèterait ces objets dans nos ports. Les habitants de Mascara, réduits à la misère, s'étaient retirés dans les montagnes ou retirés à Tekedempt. Ceux qui étaient restés les derniers expédient déjà leur bagage et n'attendaient qu'un ordre du sultan pour abandonner leurs foyers; on s'attendait à voir paraître d'un instant à l'autre les colonnes françaises. Le khalif était sorti de la ville et avait posé son camp sur la rive droite de la Mina, à une journée de marche vers l'est. Tout ce qui, dans la ville, appartenait au gouvernement venait d'être dirigé sur Tekedempt. La contrée était en un mot sur son rivage continu; de toutes parts on voyait surgir des cohortes arabes. D'après nos calculs, nous avions vu défilé devant nous plus de quatre mille cavaliers marchant au secours de l'émir. La canonnade retentissait du côté de Milah, et les vœux échus de l'Atlas apportaient jusqu'à nous ces bruits formidables. Nous marchâmes épouvantés par des détonations pareilles au bruit du tonnerre. Nous apprimes ensuite que les Français s'étaient campés de Milah sans avoir été inquiétés par les Arabes. Ceux-ci perdirent encore beaucoup de monde dans l'affaire de la vallée du Chelif, qui eut lieu immédiatement après.

De Mascara à Tlemcen, la route est pittoresque et très-accidentée; on parcourt de longues chaînes formées par les pentes des chaînes, puis on traverse l'hamman et le Sigg, fleuves qui se jettent dans la mer, au golfe d'Arzew, après avoir réuni leurs eaux à celles de l'Alabra. Le Sigg coule aux pieds des R. Karkar, monts baignés que le voyageur traverse et d'où il découvre Tlemcen et toute la province. A notre droite, dans la direction du désert d'Anged, est Saida, fort bâti par Bon-Hamdy, d'après l'ordre d'Abd-el-Kader. On met deux jours pour se rendre de Tlemcen à Saida. Ce dernier point est, au dire des indigènes, l'un des plus importants et des plus inaccessibles de l'armée arabe; il sert de dépôt à Tlemcen; on y compte de deux à trois cents cabanes. Les prisonniers indigènes y sont en grand nombre, et Bon-Hamdy ne les rend à la liberté que sur rançon. Les déserteurs français qui, fatigués du service de l'émir, essaient de pénétrer dans le Maroc, sont arrêtés souvent à la frontière et conduits à Saida. Là, on les assigne aux travaux les plus rebutants, et on commence par les gratifier de trois cents coups de bâton; ils en reçoivent mille après une seconde tentative d'évasion; à la troisième, ils sont décapités.

Tlemcen offrait alors la même vie que Mascara; des spéculateurs de Fez y tenaient la bourse et le marché. La ville était triste; un morne silence pesait sur ses murs abandonnés; les denrées et le pain surtout, qui s'y vendait autrefois à vil prix, étaient rotés à un taux exorbitant; tout y était, du reste, de mauvaise qualité. Abd-el-Kader avait chassé les juifs de la ville sous prétexte qu'ils entretenaient des relations avec les Français, et qu'ils les appelaient à eux. C'est dans la province de Beni-Smîc, à trois journées de marche au sud de Tlemcen, qu'on est envoyé ces malheureux parias. La plupart auront succombé dans l'exil, les riches par le poignard, les pauvres par la faim.

Après deux mois d'une marche pénible, et qu'une énergie surhumaine a pu seule me faire supporter, j'arrivai à Fez. J'avais traversé tout à tour Tétouan, Ouched et Tezas. Je passai dix-huit jours dans la capitale du royaume de Fez. C'est à juste titre qu'on l'a surnommée le Paris de l'Afrique septentrionale; elle renferme environ cent mille habitants dans ses larges murailles. Les maisons sont assez bien bâties et le commerce y a pris, depuis quelques années, un grand développement. Le panorama que présente la ville, sa vaste étendue et son aspect éminemment militaire, tout concourt à en faire une cité magnifique si on la compare aux autres villes africaines. Dès que je fus remis de mes fatigues, je me remis en route pour Tanger, où j'entraînai six jours de marche, en passant par Alessair. Alors seulement je pus me dire tout à fait saisi, car, de là, je défiais les cavaliers d'Abd-el-Kader et la haine de ses tourmenteurs. Je faillis m'évanouir en voyant le pavillon national qui étendait ses couleurs protectrices sur une des maisons de Tanger. Le drapeau, c'est la patrie! le nôtre flottait sur la demeure du consul. Je reçus de ce fonctionnaire l'accueil le plus distingué, et, vers le milieu de septembre, je pris passage sur un navire qui faisait voile pour Marseille. Quelques jours plus tard, je mis le pied sur une terre que je ne comptais plus revoir, et, écartant les transports de mon âme, je me jetai à genoux et je remerciai le ciel de ma délivrance.

## Paris Souterrain.

(Suite et fin. — Voir tome II, page 405.)

### II.

En pénétrant de plus en plus profondément dans les entrailles de la terre, nous devons nous attendre, dans le cours de notre voyage sous-terrain, à rencontrer bien des objets étranges et nouveaux pour nous. Au reste, il n'est pas de Colomb aventureux, à la recherche de terres inconnues, qui ait été plus surpris que nous parons découvertes, que ne le fut mon jardinier quand il eut pour la première fois connaissance de ces régions ignorées. Mon jardin était situé près du Luxembourg, et il y avait l'un de nos puits excessivement profond. Je ne sais par quel hasard l'un de ses serfs s'aperçut si bien d'un crampon de fer qui se trouvait bien dans le revêtement, à une trentaine de pieds de profondeur, que toute la journée se

consomma en vains efforts pour l'arracher à cette position périlleuse. Hélas! le brave jardinier, à demi penché dans le puits, s'écria, à bout de patience: «C'est le diable qui l'a mis là! Pardi, que le diable l'en ôte!»

— Voilà! voilà! brave homme! répondit une voix cavernue résonnant dans le puits. Et en même temps une main sortant du mur décrocha le seau, tandis qu'une tête à forme humaine regardait l'imprudent jardinier en tirant la langue avec un ricanement effroyable. Le pauvre homme, stupéfait, pensa perdre connaissance. Heureusement que la terre ne fit tomber à la renverse; sans cela il eût été rejoindre le seau au fond du puits. — Et il resta persuadé fort longtemps qu'il avait vu le diable en personne.

Son aventure n'avait pourtant rien de diabolique; c'était un charitable gnome, un habitant de la deuxième vie souterraine, qui lui avait rendu en passant ce petit service. — Et, en parcourant à notre tour ces nouvelles régions, nous allons voir que rien n'était plus facile. — Appuyé, pour bien comprendre notre itinéraire, il faut jeter un coup d'œil sur la composition géologique du monde que nous allons visiter.

Le sol sur lequel Paris est bâti se compose de couches superposées de nature et d'épaisseur différentes. Bien qu'elles varient un peu de distance en distance; que les brouillages, forages, éboulages, selon le langage de carriers, et autres accidents causés par l'action des eaux en interrompent partiellement les lignes, cependant l'ordre général est le même, et les grandes masses subsistent toujours dans la même distribution. Aussi ce sont elles que nous allons indiquer, telles qu'elles se trouvent sous Paris et vers la plaine de Montrouge.

A la surface existe une couche de terre végétale, de sable d'atterrissement et de terres de transport dont l'épaisseur varie de 2 à 5 mètres; au-dessous, et sur une épaisseur un peu plus faible, des marnes coquillères très-fréquemment gypseuses; plus bas, des marnes, calcaires, spathiques, quartzes, gypseuses, qui ont plus de 8 mètres de profondeur, et qui reposent sur du calcaire marin (pierre à bâtir) dont l'épaisseur, beaucoup plus considérable, dépasse souvent 16 mètres. Ce calcaire est divisé lui-même en près de 45 couches de diverses natures dénommées différemment par les carriers, et dont les unes sont exploitées de préférence aux autres. Au-dessous de ces couches de calcaire se trouvent onze à douze couches d'argile plastique, séparées par de petits lits de sable, dans chacun desquels existe un niveau d'eau plus ou moins abondant. Ces argiles atteignent la masse de craie dont l'épaisseur a été longtemps inconnue, et qui n'a été percée que par le forage du fameux puits artésien de Grenelle. Or, sous la presque totalité des quartiers situés sous la rive gauche de la Seine, la masse de pierre à bâtir n'existe plus. Elle a été exploitée et enlevée; en sorte qu'il ne reste plus à la place qu'une immense excavation. Nous autres, ayant besoin de pierre, ont tant et si bien creusé sous leurs pieds, que ce qui était dessous est monté dessus peu à peu, au risque d'y descendre petit-mêle en un seul jour.

Il faut cependant être de bonne foi. Lorsque Paris était renfermé dans la moitié de l'île de la Cité, on n'était pas tard, lorsque ses maigres faubourgs atteignaient à peine la forteresse du Louvre, ses habitants pouvaient aller en toute sécurité chercher des pierres au milieu des bois et des marais, sans présumer que la bonne ville, après avoir brisé quatre enceintes entrecroisées, bâtit sur le sol d'où ses matériaux étaient sortis. Mais nous, témoins de cet aggrandissement continu, nous continuons avec insouciance à creuser, à nos portes. Nous exploitons les carrières d'Issy, de Passy, de Clarenton, etc., etc. — Et puis nous viendrions blâmer nos ancêtres! Il est vrai, pour rendre à chacun la justice qui lui est due, que les carrières exploitées aujourd'hui le sont avec plus d'art et de prudence, et ne doivent plus faire craindre les accidents qui présentent souvent celles qui remontent aux premiers temps de la ville de Paris.

En effet elles existaient déjà certainement lors de l'occupation romaine. Sur le clos Saint-Victor se trouvait l'emplacement des arènes, de l'ancien amphithéâtre, et il avait été probablement élargi dans une grande carrière exploitée primitivement à ciel ouvert, dont les excavations avaient préparé favorablement le sol. On a reconnu en outre d'une manière positive que les pierres du palais des Thermes, habité par l'empereur Julien, sont en *chaptal*, selon le terme employé par les carriers pour désigner une sorte de lias dur qui se trouve dans les carrières du faubourg Saint-Marcou.

Les premières carrières avaient été exploitées à ciel ouvert; et c'est ainsi qu'a été formée l'excavation qui porte le nom de Fosse-aux-Lions, près de la barrière Saint-Jacques. Du moment que ce système devint trop pénible par l'épaisseur croissante de la couche supérieure, les travaux furent continués à l'aide de galeries souterraines conduisant à de grandes excavations, les plus souvent irrégulières, et soutenus par des piliers réservés dans la masse. Ces excavations varient nécessairement de hauteur, suivant l'épaisseur des bancs. Habituellement elles ont de 5 à 6 mètres; quelquefois, cependant, elles s'élevaient fort au-dessus.

Ces travaux se continuèrent ainsi pendant plusieurs siècles sous surveillance, sans méthode, au gré du caprice des travailleurs. Souvent même les carriers, dans leur insouciance, creusaient au-dessous des premières excavations, formant ainsi plusieurs étages de carrières suspendues les unes au-dessus des autres. Le danger devenait d'autant plus grand, que ces travaux étaient successivement abandonnés, la mémoire s'en perdait, les galeries s'obstruaient; et le sol, ainsi miné de toutes parts, se couvrait de lourdes constructions. Cependant l'état de ces carrières, oubliées depuis des siècles, s'aggravait de jour en jour; la faiblesse des piliers établis provisoirement pour la sûreté des ouvriers pendant la durée des exploitations, leur écoulement, l'affaissement du ciel des carrières dans beaucoup d'endroits, et, plus que cela encore, l'effacement funeste des galeries chevauchant les unes sur les autres; de sorte que les piliers des étages supérieurs portaient souvent à faux dans les vides des étages inférieurs, tout

devait amener de grandes et inévitables catastrophes. Les nombreux accidents qui se succédaient à des intervalles de plus en plus rapprochés, n'éveillaient toutefois l'attention de l'autorité que vers la fin de l'année 1776. Alors on ordonna la visite générale et la levée des plans de toutes les carrières.

On reconstruisait toute l'étendue du péril; et aussitôt que ce travail fut terminé (1777), on créa une compagnie d'ingénieurs spécialement chargée de la consolidation des voûtes. Les mesures étaient devenues tellement urgentes, que le jour même de l'installation du premier inspecteur général, une maison de la rue d'Enfer fut engloutie à 90 pieds au-dessous du sol.

Les ingénieurs entreprirent leurs travaux avec promptitude, et les continuèrent avec persévérance et habileté. La plus grande partie des carrières fut consolidée, et ce résultat fut dû au zèle et à l'habileté déployés par M. Héricart de Thury, chargé de la direction de ce travail. Cette galerie souterraine correspond à une rue de la surface du sol, formant ainsi, dans ses profondeurs, une véritable station déserte et silencieuse de la ville peuplée et bruyante qui s'élève au-dessus. Rien ne manque à cette représentation, à cette contre-épreuve de la capitale, pas même les murs d'enceinte et le service de l'écrou. Des murs d'enceinte ont été élevés à l'appui de ceux qui existent à la superficie; car de hardis fraudeurs s'étaient fait dans les carrières des passages à couvert de l'inspection municipale. Il a fallu y remédier; et une ligne de murs, baptisés *murs de la fraude*, sépare les carrières intra-muros de celles de la banlieue.

Ces carrières présentent en effet une étendue considérable. Tous les rebords, depuis les hauteurs de Clitillon et de Gentilly, sont excavés; et elles s'avancent sous Montrouge, Vaugirard et Paris, à l'est et à l'ouest, presque jusqu'à la rive méridionale de la Seine. Celles du nord sont plus circonscrites, et ne tiennent guère que les hauteurs de Passy et de Clitillon dans Paris, au moins on ne connaît positivement que celles-ci; mais on doit présumer qu'il en existe sous les plateaux de Cléry, de la Nouvelle-Athènes et du quartier Notre-Dame-de-Lorette, se reliant à celles de Montmartre, de même que sous les hauteurs de Montmoult et de Belleville.

Au reste, malgré les soins et la vigilance de l'administration, on est encore loin de connaître toutes ces anciennes excavations. Dernièrement encore, les constructions d'une maison, rue Mézières, ont entraîné, en creusant ces caves, l'exploitation ignorée, et l'accident risqué d'entraîner la ruine des maisons riveraines; quoique temps auparavant, lors de la construction de l'église du Luxembourg, on fonda avait menacé la solidité d'une maison rue Madame.

Toutefois on peut être assuré que la plus grande partie est reconnue et consolidée. On a pratiqué, de distance en distance, des puits de descente, qui permettent de les visiter à chaque instant et de les parcourir dans tous les sens. — Le plan indique ci-joint donne la situation de tous ces puits.

Outre ces escaliers et ces chemins de descente, il existe encore d'autres moyens de communication entre les carrières et la surface du sol. Comme nous l'avons dit un peu plus haut, les premiers niveaux d'eau constants sur la rive gauche de la Seine sont dans les couches d'argile plastique au delà de la masse de pierre à bâtir. Ainsi, partout où cette masse a été exploitée anciennement, les puits traversent les carrières pour chercher plus bas les sources qui les alimentent. Leur enveloppe de maçonnerie forme donc, dans les souterrains, autant de tours isolées dans lesquelles on a pratiqué des ouvertures, espèces de fenêtres qui servent à renouveler l'air des carrières et à faciliter les travaux. Idée fort ingénieuse, et qui est due, je crois, à M. le vicomte Héricart de Thury, auquel les carrières sont redevables de presque toutes les améliorations. C'est par une de ces ouvertures qu'il causa tant de frayeur à mon pauvre chien.

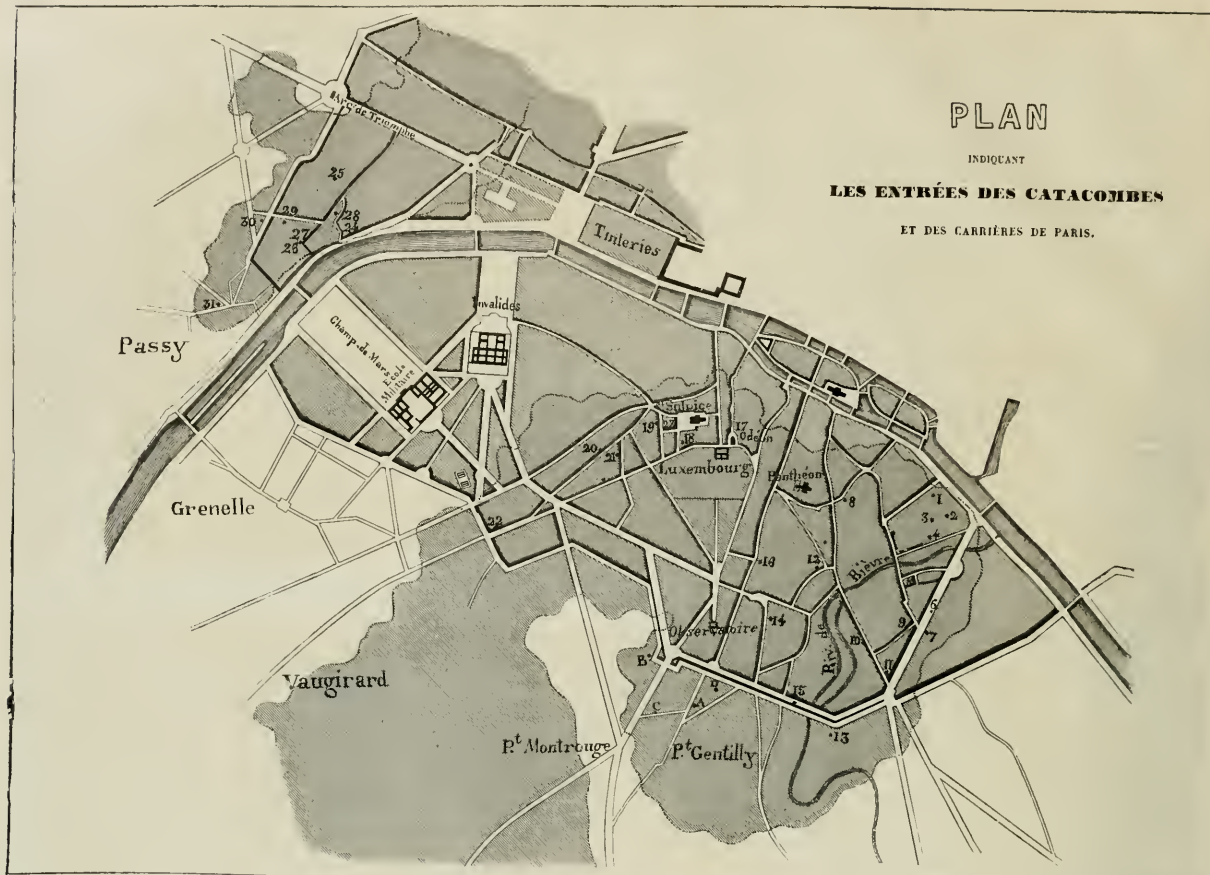
Au reste, cette sorte de contact surraturelle et peu rassurant se partage avec moins de motifs encore par une foule de personnes. C'est dans les carrières que sont établies les Catacombes. Et, à ce nom de *Catacombes*, une foule d'idées lugubres, un sentiment vague d'effroi ne se réveillent-ils pas dans l'esprit?

Beaucoup de personnes parlent des Catacombes sans les connaître, absolument comme les enfants parlent de Croque-mitaine et s'en effrayent sans l'avoir jamais vu. Il y a dans leur nom une agglomération de syllabes si sombres, si retentissantes; leur son sourd et prolongé peint d'une manière si pittoresque ce qu'il veut exprimer, qu'en l'entendant seulement promener, l'imagination se forme l'idée de quelque chose de triste et de grand. Pour nous en assurer, nous allons y descendre. — N'oubliez pas la petite bonnie de shérif, les allumettes chimiques, ou le prudent briquet phosphorique; double précaution fort innocente, mais dont le principal défaut est d'être parfaitement inutile... et partons!

Nous suivons la longue rue d'Enfer; nous arrivons à la barrière d'Enfer. Touchante perspective pour des gens qui vont descendre aux Catacombes, et allusion pleine de délicatesse et de charité chrétienne pour les milliers d'individus qui y sont ensevelis. Passons la barrière, et prenons à gauche. Adieu sommes dans la *voie errante*. En effet, nous marchons sur des allées. Cette petite maison, plus loin, s'appelle la *Tombelaine* ou l'*Isard*. Arrêtons-nous; c'est la *Trinité des Catacombes*. — En vérité, dans tous ces noms, il y a un parfum de souterrains et de sépultures qui surprend agréablement. C'est un à-propos charmant; et le hasard a bien heureusement ménagé cette accumulation de mots d'enfer et de tombeau. On ne saurait douter de l'endroit où l'on va.

Il existe une autre entrée dans le pavillon même de la barrière d'Enfer; mais elle est plus rapprochée et moins pittoresque. Introns donc à la tombe d'Isard. — Mais, d'abord, il serait peut-être curieux d'apprendre ce que pouvait être cette Tombelaine ou l'Isard. La tradition en est assez confuse. Selon les uns, cet Isard était un faucon brigand qui dévalait la campagne, et qui finit par être tué dans son repaire; mais cette légende semble passablement fabuleuse. Il paraîtrait, toutefois, qu'il y a eu en cet endroit un ancien ci-

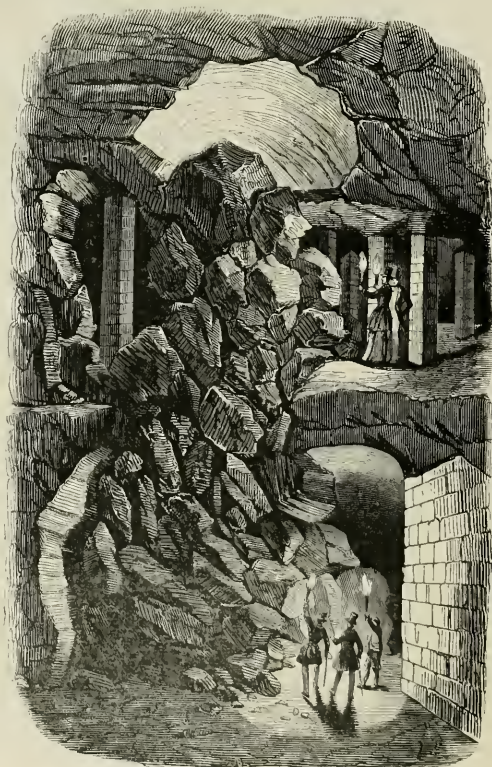




metière. Il est certain que ce domaine appartenait autrefois aux Templiers, et dépendait de la commanderie de Saint-Jean-de-Latran. Cette propriété fut acquise par l'Etat en 1760. On y découvrit, lors des premiers travaux des Catacombes, un escalier communiquant à des cryptes et souterrains qui avaient servi autrefois de sépultures, et peut-être de cachots, aux chevaliers de Saint-Jean et du Temple. On y voyait encore la trace des gonds et des ferrures de portes. — Vendue comme domaine national pendant la révolution, on en avait fait une guinguette avec bal champêtre. Aujourd'hui, elle est redevenue l'entrée d'une tombe. — Entrons-y.

Une petite cour sablée, une porte cintrée, large et basse comme l'orifice d'une caverne... c'est là. Rassemblez vos esprits; écoutez l'allocution du gardien qui vous exhorte à descendre jusqu'en bas sans vous écarter, ni à droite ni à gauche, et de l'attendre sans faire un pas au bas de l'escalier, dans le salon. Plaisanterie inoffensive, qu'il accompagne d'un sourire aimable. Maintenant, compagne-nous bien avant de franchir le redoutable portique, et recevons, de trois en trois, une petite bougie allumée des mains du conducteur. — Nous commençons à descendre.

L'escalier est étroit et tournant. On ne peut y passer qu'un seul à la fois; et fustiez-vous quarante à descendre, vous pourriez toujours vous croire seul. Votre regard ne saurait atteindre ni celui qui vous précède ni celui qui vous suit. L'escalier achève en trois marches sa révolution sur lui-même. Ajoutez à cela l'air humide et froid du souterrain, l'obscurité profonde, le retentissement étouffé de la moindre parole entre ces deux murs de pierre, qui vous enlèvent et vous touchent, ce vertige de tourner sans cesse en descendant sans fin dans l'obscurité sur des marches rapides, et vous aurez une idée du passage le plus pénible et le plus curieux à la fois des Catacombes. Il y a là quelque chose de grand, d'effrayant, qui ne se retrouve plus. L'imagination est frappée de cette ombre, de cette profondeur qui semble immense, de ce peu d'espace qui vous remplit tout entier. De temps en temps s'ouvre à votre droite un arceau sombre et haut, qui semble se perdre dans les entrailles de la terre. — On descend ainsi à une profondeur de près de cent pieds.



(Vue de l'éboulement de la Galerie du Port-Mahon.)

Nous sommes arrivés dans le salon, assez vaste caveau irrégulier, dont la voûte écrasée est sillonnée de larges et profondes cicatrices. L'eau suinte de toutes ces pierres raboteuses, et le clapotement uniforme des gouttes qui tombent retentit dans les mares formées là et là sur le sol. Ici, la caravane fait halte, et rassemble les trainards qui achèvent de descendre l'escalier. Le guide, qui fermait la marche, passe en tête de la colonne, et l'on s'enfonce à sa suite dans la galerie de face.

La galerie est assez large pour que l'on puisse marcher deux ou trois de front. Elle tourne et se prolonge dans la plaine de Montrouge, recevant à droite et à gauche d'autres galeries, qui s'étendent au loin sous la plaine, ou sous les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau. — Au milieu de ce dédale, une main prévoyante a tracé le fil d'Ariane. Une large ligne noire, peinte sur la voûte, désigne au voyageur la véritable route, conduisant des Catacombes à la porte de sortie. Ainsi, fustiez-vous séparé du conducteur, vous n'avez rien à craindre; l'œil et la lumière fixés sur ce guide infailible, vous n'avez qu'à le suivre, il vous conduira au port. De plus, de larges inscriptions gravées dans la pierre vous apprennent, à chaque détour de la galerie, sous quel point de la surface habitée votre curiosité vous a conduit. — Au reste, prenez patience; nous avons pour une demi-heure de route.

Il est certain que si vous avez pénétré dans les cavernes majestueuses des Cévennes, dont la voûte enveloppée de son obscurité séculaire se dérobe à tout œil humain, dont les parois, revêtues d'énormes stalactites, descendant comme de gigantesques draperies de pierre; si vous vous êtes arrêté sous ces arches colossales qui contiendraient la plus haute cathédrale de France, et dont l'éternel et majestueux aspect n'est interrompu que par le mugissement uniforme du torrent, qui sort un instant du gouffre obscur pour y rentrer brillant de blanche écume et d'éclatantes phosphoriques; si vous avez passé sous les effrayants piliers de ces immenses galeries — oh! alors vous rirez en entrant dans ces carrières de Paris, vous rirez de leurs voûtes basses et plates que vous pensez toucher avec la main; vous rirez de leurs piliers



faits de plâtre et de moellon, de leur soi battu de main d'homme, de leurs éboulements de quelques pieds de largeur. Mais pour les vrais Parisiens, qui depuis leur enfance ont toujours respiré l'air de la ville ou de la fraîche campagne qui l'entoure, qui n'ont vu d'autres montagnes que Montmartre, ni d'autres souterrains que ceux de leur cave, il leur est permis de passer, non sans terreur, dans les galeries écrasées des carrières, marchant dans cette obscurité que dissipe à peine autour de lui la lumière scintillante de son petit flambeau, respirant pour la première fois l'air épais du souterrain, et sentant tomber sur sa tête l'eau froide qui suinte de la pierre.

Certes, dans l'état où elles se trouvent aujourd'hui, il n'y

à s'abaisser, alors s'offre à vous un coup d'œil imposant et pittoresque; votre regard se prolonge au loin dans l'obscurité de la carrière, dont les piliers inégaux se détachent çà et là, à la lueur des flambeaux, comme des fantômes blancs sur un fond noir. L'ombre et l'étendue qui se développent autour de vous, et dont vous ne pouvez distinguer les limites, donnent à la scène ce caractère de grandeur qui lui manquait jusque-là. Le peu d'élévation de la voûte semble accroître encore l'espace. Cette masse effraie, et fait baisser involontairement la tête. On dirait que le peu d'intervalle rend la chute plus à craindre, et on comprend mieux le danger parce qu'on le voit de plus près.

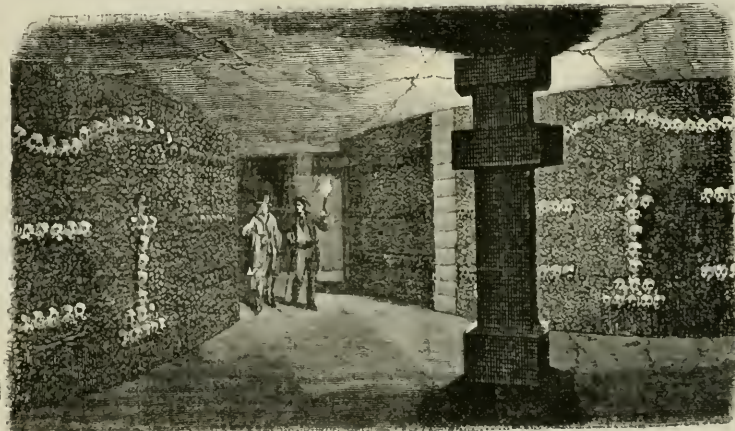
mus, dont son nom à un singulier ouvrage de patience. Un ouvrier nommé Déure, qui avait découvert cette carrière, y a sculpté dans la pierre un relief du Port-Mahon, où il avait

été prisonnier de guerre. Ce relief, quoique défiguré, présente encore de l'intérêt, d'autant plus que l'on raconte que le laborieux ouvrier qui l'avait exécuté dans ses heures de loisir périt accablé sous un éboulement, au moment où il venait de le terminer.

Après le Port-Mahon et l'escalier que Déure avait taillé lui-même pour arriver à la carrière souterraine qui renferme son ouvrage, le guide montre encore, comme objet de curiosité, un puits géologique qui descend jusqu'aux bancs d'argile



(Les Catacombes. — Vue de l'entrée.)



(Les Catacombes. — Place des Blancs-Manteaux et de Saint-Nicolas-des-Champs.)



(Les Catacombes. — Place du Mémento.)

En effet, bientôt après, se présente, dans la galerie dite du Port-Mahon, un spectacle qui le révèle tout entier. Là se trouvaient deux étages de carrières superposées. Le ciel de la carrière inférieure, trop faible, s'est écroulé tout à coup et l'a ramblée de ses ruines.

Ce foudroiement a été causé par le poids d'un gros pilier isolé dans la carrière de Mont-Souris, au-dessus d'une très-grande excavation jusqu'alors ignorée, et qui reposait sur le banc de faux lits, ou banc de terre, selon le terme des carriers. Cette pierre n'a aucune solidité; elle a cédé sous le poids, et a entraîné toute la masse du pilier dans son éboulement. Cet amas confus de rochers brisés présente un aspect pittoresque.

La galerie du Port-Mahon, à laquelle nous sommes parve-

nus, doit son nom à un singulier ouvrage de patience. Un ouvrier nommé Déure, qui avait découvert cette carrière, y a sculpté dans la pierre un relief du Port-Mahon, où il avait

été prisonnier de guerre. Ce relief, quoique défiguré, présente encore de l'intérêt, d'autant plus que l'on raconte que le laborieux ouvrier qui l'avait exécuté dans ses heures de loisir périt accablé sous un éboulement, au moment où il venait de le terminer.

Après le Port-Mahon et l'escalier que Déure avait taillé lui-même pour arriver à la carrière souterraine qui renferme son ouvrage, le guide montre encore, comme objet de curiosité, un puits géologique qui descend jusqu'aux bancs d'argile

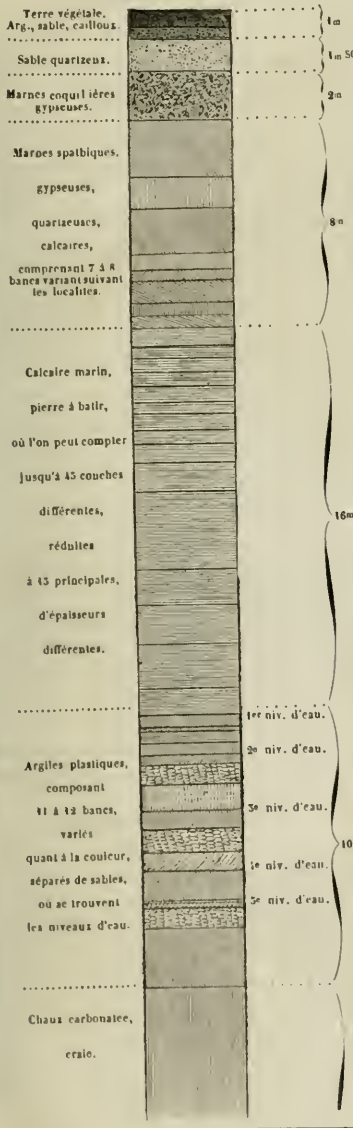
et de craie; l'emplacement de l'ancien aqueduc d'Arcueil, qui, ébranlé par les éboulements, fut reporté dans une autre direction; ensuite un pilier de pierre, qui, tout rongé par les eaux, offre un exemple de l'action des courants souterrains; un autre pilier entièrement revêtu de stalactites d'albâtre calcaire; et enfin, après ces objets plus ou moins curieux, nous arrivons au vestibule étroit, d'un dessin assez mesquin, et sur lequel sont gravées deux inscriptions, l'une en latin, pour les

érudits, sans doute, l'autre en français, pour les ignorants.

HAS ULTRA METAS REQUIESCUNT, BEATAM SPEM EXPECTANTES.

# Coupe du Sol sous Paris, au droit des Carrières de la rive gauche.

Echelle de 0,005 pour mètre.



a rien de majestueux ni de grand dans les carrières sous Paris, rien qui frappe les yeux ou l'imagination. Tout est bas et petit. On s'avance enfilé entre deux murs de moellons crépis, comme dans un corridor. On y trouve, il est vrai, de bons et beaux travaux de consolidation qu'entreprend chaque jour la prévoyance de l'administration municipale, et cela est fort rassurant, sans doute, mais fort peu curieux, et on ne peut rapidement le guide, sans avoir l'envie de s'arrêter ou de tourner la tête.

Il n'y a qu'aux endroits plus négligés, lorsque la prudence administrative, faute de temps ou d'argent, n'a pas encore masqué de ses travaux récents les anciennes excavations, orsqu les tas de pierres qui encaissent la voûte viennent



ARRÊTE! C'EST ICI L'EMPIRE DE LA MORT.

J'en suis fâché pour les ignorants, mais l'alexandrin français, qui est de Delille, je crois, me paraît bien vide et bien emphatique, et son expression demi-païenne bien creuse et passablement déplacée auprès de la simplicité majestueuse, de la naïveté poétique, de la pensée sublimée et chrétienne de l'inscription latine. Elle rappelle celle du grand réformateur, de Luther, s'écriant, non sans quelque amertume peut-être : *Beati, quia quiescent* ! — Heureux les morts, car ils reposent ! — Les orages de la vie ne lui laissent-ils donc pas de paix que dans la tombe. — L'inscription des Catacombes est empruntée, je crois, à la porte de l'ancien cimetière Saint-Sulpice. Son auteur est inconnu, et j'en suis fâché. — Si j'osais en hasarder une pale traduction pour les dames qui m'accompagnent dans notre voyage, je dirais :

« Au delà de ces bornes funèbres, ils reposent, dans l'espoir et l'attente de la béatitude éternelle. »

Mais je suis bien loin d'avoir rendu dans toute leur élégance et simple précision, d'abord le sens mystique de *metas*, qui rappelle à la fois les bornes du chemin et celles de la vie, ni surtout ce mot poétique de *beatam spem*, qui montre que le don du chrétien mourant est encore une espérance, ni cette magnifique onomatopée *expectantes*, ce mot long et sonore rejeté à la fin, peignant si bien la longueur, et cependant la confiance calme de cette attente si désirée ! J'aurais que je trouve cette inscription sublime, et, dit-on m'accuser de pédantisme classique, je crois qu'il serait difficile de la refaire en français. Je crois aussi, sans aucun reproche national, qu'il serait facile de mettre en regard quelque chose qui vaudrait mieux que le vers de cet estimable Delille.

Avant d'aller plus loin, et de décrire la plus importante partie du séjour où nous entrons, nous commencerons par dire que j'y trouve, dans une salle séparée, une collection minéralogique assez curieuse, comprenant tous les échantillons des bancs de pierre qui composent le sol souterrain depuis la superficie de la Tombe-Rouge jusqu'à la formation crayeuse ; de plus, des coquilles fossiles, des bois, des végétaux transformés, etc. ; ensuite une collection pathologique renfermant, dans une autre salle, les os déformés ou singuliers qu'on a trouvés dans les exhumations des cimetières. On y voit des tibias géants de trois pieds de haut, des mains colossales, des os déviés, contournés, tortus, criblés de toutes les faces, des ruptures, des fractures, des soudures, des ankyloses, des nécroses, des exostoses, etc. Etude curieuse, mais qui, sauf meilleur avis, ne me paraît pas tout à fait conforme à la belle inscription du frontispice.

Après avoir terminé cette courte excursion scientifique, il est nécessaire de faire une courte digression historique sur l'origine et la fondation des Catacombes.

Le premier cimetière de Paris avait été placé hors de l'enceinte de la ville, entre le bourg de Saint-Germain-le-Neuf, le Beau-Bourg et le bourg l'Abbié, au carrefour des voies de Saint-Denis et de Montmartre. Ce carrefour devint plus tard le marché des halles, et le cimetière enclavé de murs par Philippe-Auguste devint le charnier des Innocents. Ce charnier, jadis célèbre, avait reçu dans son étroite enceinte environ 2,000,000 de cadavres qui, entassés et putréfiés les uns sur les autres avaient exhalé le sol du cimetière de l'air. Les pieds au-dessus du sol des rues voisines, lorsque le cri de l'opinion publique, venant en aide aux représentations longtemps impuissantes de la philosophie et de la science, en fit ordonner la suppression par un arrêté du conseil d'Etat, en date du 9 mars 1785. L'archevêque de Paris n'y donna son consentement que l'année suivante, par mandement qui permit le transport des ossements dans les carrières de Montmartre. On se mit alors à l'œuvre pour détruire ce foyer pestilentiel, et le dépôt des ossements aux Catacombes fut terminé en janvier 1788.

L'administration, encouragée par ce premier succès, résolut de poursuivre son œuvre, en supprimant successivement tous les cimetières et charniers qui infectaient Paris. Ainsi les ossements du cimetière Saint-Eustache et ceux de Saint-Etienne-des-Grès furent transportés dans les carrières en juin 1787 ; ceux de Saint-Landry et de Saint-Julien en juin 1792 ; ceux de Sainte-Croix-de-la-Betonnerie et des Bernardins en 1793 ; ceux de Saint-André-des-Arts en 1794 ; de Saint-Jean-en-Grève, des Capucins-Saint-Honoré, des Blancs-Manteaux, du Petit-Saint-Antoine, de Saint-Nicolas-des-Champs, de Saint-Espirit-en-Grève et de Saint-Laurent en 1804 ; de l'île Saint-Louis en 1811, de Saint-Benoît en 1815, etc. Des inscriptions placées sur les parois des ossements aux Catacombes rappellent tous ces dates.

C'est à ces transports et à ces inhumations successives que l'ossuaire des Catacombes a dû sa formation. Les ossements y furent d'abord jetés en tas avec précipitation, et ils restèrent en cet état pendant la révolution. Ce fut sous le régime impérial qu'eurent lieu les dispositions et l'arrangement définitifs. Ce travail fut commencé en 1810 et continue les années suivantes. Il était déjà presque achevé en 1812, et dans l'état où nous le voyons aujourd'hui.

Nous devons d'abord faire notre profession de foi. Sous le rapport de l'utilité, de la salubrité, de la convenance, il n'y a que des éloges à donner à ceux qui ont conçu le projet, et à ceux qui l'ont exécuté. Il y avait de grandes difficultés à vaincre, elles ont été surmontées. L'ordre le plus parfait, le plus convenable a été établi ; on ne saurait trouver rien de mieux rangé, de plus salubre, de mieux entretenu. Mais si l'on oublie un moment ce point de vue de l'utilité pratique, si l'on espère y rencontrer des émotions profondes, dramatiques... je crois qu'on y trouvera une grande déception.

C'est à la précision ce que nous attendions, plein de nos souvenirs et de nos lectures, nous nous attendions à frémir, à ressentir ce saisissement indéfinissable d'un grand et sombre spectacle dont notre imagination avait fait à l'avance tous les apprêts... hélas !

Figurez-vous des galeries bien propres, bien alignées, bien blanches, qu'interrompent à des intervalles réguliers de petits piliers grecs ou romains d'une architecture régulière et froide. Entre ces piliers... que dirai-je des ossements ou des bûchettes ? Ce sont des ossements rangés comme des bûchettes dans un chantier, et à leur forme on s'y tromperait, car on ne voit que les extrémités uniformes des tibias ou des fémurs, droits, longs, minces et nœuds, soigneusement superposés en sorte qu'il faut le savoir, ou bien qu'on vous le dise, pour deviner ce que c'est. Tout cela est aligné de manière qu'il n'y en a pas un seul qui dépasse l'autre. Au sommet règne un plafond bien rangé de crânes à peu près entiers, seule partie du corps humain que l'œil puisse reconnaître dans ce chantier, et qui puisse par conséquent faire quelque impression. Mais encore cette impression est-elle bientôt affaiblie, écrasée, anéantie par cet aspect, cette symétrie terrible qui vous poursuit partout dans ces malheureuses catacombes, qui semble prendre à tâche de tout affaiblir, de tout dégriser sous prétexte de décor. Il y a même deux ou trois endroits, entre autres la crypte dite de Saint-Laurent parce qu'on y a déposé les os des oses de ce cimetière, et la galerie dite des Obélisques, où les constructeurs ont cru bien faire sans doute en arrangeant ces ossements en forme de pilastres d'une architecture grecque quelconque, dorique, je crois. Les moulures, exactement copiées sur l'antique, sont exécutées en tibias de belle dimension et bien conservés. Vous pouvez juger de l'effet d'une semblable architecture, parfaitement identique à celle des chantiers ou les débordants facétieux figurent des étoiles et des soleils en bois flotté... Cherchez donc ensuite, après avoir considéré de pareils amusements architectoniques, les sentiments religieux et la salutaire horreur qu'on attendait à l'aspect de cet immense ossuaire !

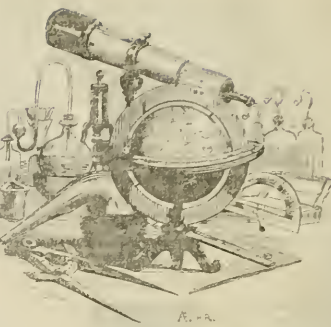
Ce qui frappe, ce qui impressionne dans la mort, c'est la squelette. Eh bien ! nous en chercherions vainement un seul aux Catacombes ; rien n'est reconnaissable ; et vous n'avez plus rien à voir des que vous avez fait dix pas dans les galeries. C'est partout le même arrangement de fragments d'os alignés contre les parois, partout le même et monotone chantier. Quant aux décorations en pierre, elles n'ont pas une grande apparence. Le défaut de hauteur de la voûte devait nécessairement en réduire les proportions à une échelle insignifiante, et la bonne volonté des architectes est venue échouer contre cette malheureuse disposition du terrain. Le pilier du moment, le sarcophage du larmoyeur, l'autel des obélisques, la lampe sépulchrale, le tombeau de Gilbert, etc., présentent tous le même incurable défaut. Nous citerons encore la fontaine de la Samaritaine, espèce de puits alimenté par une source souterraine, et l'escalier de communication entre les hautes et basses catacombes, ainsi nommées parce qu'elles sont divisées entre deux étages différents de carrières.

En terminant ainsi l'itinéraire des Catacombes, nous devons dire un mot des inscriptions gravées sur les piliers. C'était, je le crois, une bonne idée ; mais on pourrait peut-être en blâmer la profusion. Quant aux inscriptions en elles-mêmes, il y en a pour tous les goûts ; elles sont prises partout : les unes dans les livres sacrés, les autres dans les profanes ; les unes dans les anciens, les autres dans les modernes ; les unes en latin, les autres en français, en italien, en grec, etc. Malheureusement la comparaison n'est avantageuse ni pour les modernes ni pour les français.

Nous ne citerons pas ici toutes ces inscriptions dont la seule reproduction ferait un volume plus considérable que cet article. Nous ferons seulement une observation générale qui frappe les moins prévenus : c'est l'immense supériorité des livres chrétiens et de la Bible, comme pensée et comme poésie, quand il s'agit de l'âme, de l'homme, de la mort et de la vie. L'antiquité peut à peine leur opposer quelques auteurs d'élite, Virgile, Caton, Lucrèce, Marc Aurèle et Cicéron. Quant aux modernes, c'est pitié ; j'ai surtout pour les français, presque uniquement représentés par le vers académiquement piteux de l'abbé Delille. Nous en excepterions peut-être Malherbe et Gilbert, mais c'est petite chose auprès des pensées évangéliques ou des magnificences de la Bible. Le Dante seul et son terrible vers de l'espérance peut lutter contre l'énergie des prophètes. Mais, je le demande, fallait-il mettre sur la porte des Catacombes l'infamie inscription qu'il a gravée sur le portique de son *Enfer* ?

C'est ici que se terminera notre voyage sous terre. Peut-être un jour, en nous glissant dans quelque forage artisanal miraculeux, pourrions-nous trouver à 3,500 pieds sous terre, pour le moins, les séjours, des modes nouveaux et pittoresques. Mais, jusqu'à ce jour, le tabac du puits de Grenelle est trop étroit pour que nous puissions nous y glisser.

Un mot encore cependant, pour réparer un oubli inévitable. Dans un voyage aussi consciencieux, nous avons donné la géographie scientifique, historique et pittoresque du Paris souterrain, nous avons parlé de ses habitants, vivants et morts, et nous n'avons décrit ni le commerce ni la flore des carrières ! Grand Dieu ! que diraient les économistes et les botanistes ? — Eh bien ! la flore des carrières se compose... de champignons ! C'est dans les excavations de Montrouge que de sages jardiniers cultivent en grand, et font éclore à l'aise ce précieux comestible. — Et c'est le seul produit commercial indigène que les habitants des Catacombes exportent sur les marchés de Paris.



## Observations Météorologiques

FAITES À L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1841. — FÉVRIER.

HAUTEUR DU BAROMÈTRE à la température de 0 mètre	TEMPÉRATURES extrêmes de la journée.		TEMPÉRATURE moyenne de la journée	ÉTAT DU CIEL		VENTS
	Minimum	Maximum		À midi.	à midi.	
1 756.72	-4.3	+2.8	+0.6	Beau ciel, quelques nuages.		O. N. O. fort.
2 744.08	-3.8	+1.2	-1.6	Nuage abondante.		S. E. fort.
3 755.56	-2.5	+2.8	-0.1	Vapeurs.		N. E.
4 754.42	-0.5	+5.0	+4.2	Couvert, pluie et neige.		N. O.
5 742.15	+1.1	+4.5	+2.8	Éclaircies.		O. S. O.
6 748.89	+1.5	+4.8	+1.5	Nuageux.		S. O. O.
7 745.95	+0.9	+6.5	+5.5	Brume.		S.
8 747.71	+3.1	+8.0	+5.5	Nuageux.		S.
9 739.52	+3.0	+7.5	+5.1	Couvert, éclaircies, pluie.		O. S. O.
10 741.97	+2.0	+3.9	+2.9	Couvert.		S. O.
11 752.56	+0.0	+4.9	+2.5	Tres-nuageux.		O. N. O.
12 756.86	+4.9	+1.0	+1.5	Couvert.		O. N. O.
13 757.70	+4.2	+1.7	+0.2	Couvert.		N. N. E.
14 739.21	+2.9	+2.0	-0.6	Beau.		S. O.
15 739.53	+4.8	+4.8	+0.2	Nuageux.		N.
16 762.25	+2.9	+5.9	+4.5	Couvert, pluie, brouillard.		S. N.
17 763.00	-3.5	+5.7	-0.4	Couvert.		S. N. E.
18 757.29	-3.7	+3.2	-0.1	Couvert.		S. S. O.
19 745.57	-0.5	+8.8	+3.9	Couvert, pluie.		O. fort.
20 755.68	+0.9	+4.8	+2.8	Nuageux.		O. N. O.
21 745.01	-2.9	+7.7	+2.2	Couvert, neige.		S. S. E.
22 755.25	-1.0	+8.0	+5.7	Couvert, pluie.		S. O.
23 746.69	-0.7	+3.5	+0.5	Beau.		S. S. O.
24 750.42	+2.5	+11.8	+6.9	Couvert, pluie continuelle.		O. fort.
25 739.45	+5.0	+4.5	+7.1	Couvert, quelques gouttes d'eau.		S. O.
26 730.74	+5.6	+10.1	+7.7	Couvert.		N.
27 746.67	+4.0	+2.1	+0.5	Couvert, éclaircies.		N. O. O.
28 751.00	+0.7	+7.8	+3.5	Couvert, éclaircies.		O. N. O.
29 751.02	+2.0	+9.9	+5.8			
Moyenne	-0.5	+5.4	+2.5	Pluie dans la cour, 6 cent. 872		
				Pluie sur la terrasse, 5 cent. 486.		

## Histoire de la Semaine.

La chambre des députés prouve bien, dans les lois qu'elle discute, qu'elle est fatiguée, mais néanmoins elle ne se repose pas. Nous suspendons, il y a huit jours, la mise sous presse de notre bulletin pour annoncer le résultat de la séance du vendredi, où elle avait fini par se prononcer, après deux journées orageuses, sur la proposition d'ordre du jour motivée de M. Duros, à l'occasion des affaires d'O'Fall. Le lendemain s'ouvrait la discussion sur les conclusions du rapport de M. Alard, relatif aux pétitions sur les fortifications de Paris. La commission, on le sait, pro-osa, par l'organe de son rapporteur, de passer à l'ordre du jour. Si les orateurs qui ont combattu ces conclusions se fussent placés sur le même terrain que la plupart des pétitionnaires, et fussent venus demander la destruction de tous les ouvrages de fortifications élevés autour de Paris, le débat n'eût pas été long et son issue un instant incertaine; mais aucun d'eux n'a voulu accepter la responsabilité d'un pareil système, et MM. Lherbette, de Torquerville et de Lamarque se sont bornés à demander le renvoi à M. le ministre de la guerre des pétitions qui protestent contre les travaux entrepris et exécutés en dehors des prescriptions de la loi de 1811, et contre l'armement des forts et de l'enceinte. Dans ces termes, la réclamation devenait sérieuse, et la chambre, qui n'avait entendu que MM. Chabaud-Latour, Pavlans et le ministre de la guerre, dont les discours répondaient plutôt aux pétitions les moins raisonnables qu'aux arguments des précédents orateurs, n'a pas voulu clore la discussion. Elle l'a ajournée à la séance du 9, à l'ordre du jour de laquelle se trouvait déjà la discussion sur la prise en considération de la proposition de M. Combarieu de Laxval, sur le vote par division. C'est ce même samedi encore que viendra probablement aussi la vérification des pouvoirs de M. Charles Lafitte nommé à Lou-



viens. Voilà bien des questions exécutées accumulées. Evidemment cet ordre du jour ne pourra être épuisé dans cette même séance.

La discussion de la loi des patentes a été reprise, et elle se poursuit dans un esprit de fiscalité que nous avons déjà signalé et qui, nous le croyons, ne assurera pas au trésor un surcroît de produits en rapport avec les justes plaintes auxquelles il donnera lieu, et que le mode de répartition, si on l'entend, lui aurait épargnées. Du reste, les articles les plus importants, les dispositions les plus graves, passent presque inaperçus et comme si nos représentants les voyaient en ignorant complètement la portée. Un député, cependant, se fait remarquer par ses efforts persévérants et par l'étude qu'il a faite du projet de loi et de ses inconvénients; mais M. Tailhandier, seul sur la brèche, n'a pu, malgré les excellentes considérations qu'il a fait valoir, empêcher l'introduction dans la loi du premier paragraphe de l'article 9, qui stipule que le droit proportionnel est établi sur la valeur locative, tant de la maison d'habitation que des magasins, boutiques, usines, etc., servant à l'exercice des professions imposées. La législation était demeurée fort obscure quant à la question de savoir si le droit proportionnel devait atteindre la maison d'habitation, jusqu'à la loi du 21 mars 1851, qui avait tranché cette question dans l'intérêt du fisc. D'excellentes raisons ont été données contre le maintien de cette disposition; on a fort bien fait observer qu'établir, dans tous les cas, le droit proportionnel sur la maison d'habitation, qui paie déjà l'impôt mobilier, c'est, contrairement au principe, imposer deux fois le même objet. Les patentes de Paris, dans une ville où nous avons déjà mentionné, disent fort polimentement : « Vous capitalistes ouïf, habitez un palais, et vous n'aurez à payer que l'impôt mobilier; mais gardez-vous d'appliquer vos capitaux à un travail productif, car dès lors il vous faudra payer, d'abord l'impôt mobilier comme citoyen, et ensuite le droit proportionnel comme commerçant. » Ces objections, fort justes à nos yeux, n'ont pas prévalu, et le premier paragraphe de l'article 9 a été adopté par la majorité du très-petit nombre de députés qui assistait à cette discussion.

Le projet de loi pour le complément de fonds secrets a été accordé à M. le ministre de l'intérieur a été présenté par lui, et renvoyé à l'examen préalable des bureaux. Sur neuf commissaires, l'opposition n'a pu faire passer qu'un seul de ses membres, M. Duchatel a annoncé que c'était à la fois un vote de nécessité et de confiance qu'il venait demander à la Chambre. Les questions de cabinet ne sont donc pas encore épuisées.

Les cinq députés légitimistes qui avaient donné leur démission par suite de la lecture prononcée dans l'adresse, ont tous été réélus par leurs commettants, au jugement desquels s'était élevé l'appel de la décision de la majorité de la Chambre. — On a dit que M. de Villé avait de grandes chances d'être réélu; on a même vu le collège de Villefranche (Haute-Garonne), qui a à pourvoir un remplacement de son député décédé, mais il paraît qu'une grande partie des électeurs de ces oppositions ont adopté une autre candidature; c'est celle de M. le comte d'Arnaud-Dupit-Thouars.

Les gouvernements des Deux-Siciles et de Belgique se mettent en mesure d'opérer une réduction dans l'intérêt de leur dette. Le roi de Naples a décrété le remboursement des obligations 5 pour 100. Ce remboursement sera effectué par tirage au sort, deux fois l'an. Ceux qui, après le tirage, voudront se soumettre à une réduction d'intérêt de 1 pour 100, sont garantis contre remboursement pendant dix ans. A Bruxelles, le ministre des finances a proposé une loi pour convertir en 4 1/2 l'emprunt 5 pour 100 de 1851. Ces modifications dans le taux de l'intérêt de l'argent à l'étranger ont paru à nos capitalistes et à nos joueurs pouvoir déterminer chez nous la réalisation d'une mesure analogue. On a colporté une pétition adressée au ministre pour l'engager à intervenir auprès du gouvernement belge afin d'empêcher qu'une mesure qui on présente comme contraire aux intérêts français ne soit prise trop brusquement. D'un autre côté, on a annoncé le prochain dépôt sur le bureau de la Chambre des Députés, par un ancien ministre des finances, M. Gouin, d'une proposition tendant de nouveau à faire réduire ou rembourser la dette 5 pour 100 au choix des porteurs. Le cours de cette valeur s'en est vivement ressenti.

M. le ministre des Travaux Publics a présenté à la Chambre des Députés un projet de loi relatif aux chemins de fer de Paris à la frontière du nord, et d'Orléans à Vierzon. Les lignes de Paris à Lyon et d'Orléans à Tours étant aujourd'hui demandées, en concurrence avec les compagnies qui s'étaient déjà présentées, par d'autres compagnies qui proposent de les pousser plus loin, seront prochainement l'objet de deux autres projets. Pour le tracé du chemin du Nord, le ministre adopte simultanément les trois ports de Boulogne, Calais et Dunkerque, comme points extrêmes de la ligne de Paris au littoral de la Manche. Quant au mode d'exécution, le projet modifie essentiellement les dispositions de la loi du 11 mai 1842. Il dispose que la voie de fer posée par la compagnie concessionnaire du chemin du Nord sera acquise gratuitement à l'Etat à la fin du bail, et qu'à cet effet le paiement de 8 pour 100 au profit des actionnaires, l'exécution des bénéfices sera partagée entre l'Etat et la compagnie. La durée du bail ne pourra être de plus de vingt-huit ans. On stipule une diminution de deux centimes sur les droits à payer par les trois classes de marchandises. Il y aura trois classes de voitures à six, sept et demi, et cinq et demi centimes par kilomètre. C'est une annulation d'un demi-centime pour la troisième classe; mais les wagons devront être couverts, et les trains à trois ou quatre voitures. Enfin, l'Etat conserve la faculté de racheter le chemin au bout de dix ans, aux conditions fixées précédemment pour le chemin de Paris à Orléans, mais avec réduction de moitié sur la prime à ajouter au dividende net. Les conditions du bail sont analogues pour le chemin de Vierzon, si ce n'est que la durée de la concession est portée à trente-cinq ans, et que le partage des bénéfices ne doit commencer qu'à la sixième année de l'exploitation. Un

des derniers articles de la loi renferme une disposition qui confie l'exécution complète des deux chemins à l'Etat, au cas où, dans les deux mois de la promulgation de la loi, il ne se serait pas présenté de compagnie pour accepter les charges. L'exploitation serait alors confiée, pour une durée de douze ans, à des compagnies fermières qui se borneraient à fournir le matériel.

Un acte de violence commis dans le port de Marseille par des marins anglais contre l'équipage d'un navire français, est venu à causer une émotion que n'auraient malheureusement point à calmer, chez notre population des ports et à bord de nos vaisseaux, certaines paroles prononcées à la tribune anglaise, le ton de quelques feuilles de Londres et la situation faite à un de nos amiraux. Nous devons toutefois reconnaître que, dans la chambre des communes, le 1<sup>er</sup> mars, précisément au moment même où la cause de cet officier général se débattait dans notre parlement, l'amiral Napier et le capitaine Hous ont parlé de notre personnel maritime comme des hommes qui, se respectant eux-mêmes, savent respecter leurs rivaux.

Les nouvelles d'Espagne se suivent et se ressemblent. On est toujours au moment de s'emparer d'Alicante et de soumettre Carthagène, mais néanmoins les deux villes rebelles tiennent toujours. A Bilbao il y a eu, au 20, un attentat, conspiration découverte, et par suite arrestations nombreuses. Des ecclésiastiques ont été incarcérés; on parle de tentatives, sur plusieurs points, d'anciens partisans de don Carlos qui voudraient aujourd'hui unifier et proclamer Charles VI et Isabelle. Le royaume chrétien poursuit en Espagne la série d'actes tristes, de réceptions, de revues et de défilés auxquels elles l'ont déjà livrée en France. On songe à expédier dans le Maroc, sous le commandement du général Prim, toutes les troupes prêtes, et à demander compte à l'empereur de quelques griefs plus ou moins sérieux. — En Portugal, on ne se dit pas moins près d'en finir avec l'insurrection; mais jusqu'ici néanmoins on n'est pas parvenu à soumettre le comte de Bonfin, et la seule vengeance qu'on ait pu tirer de lui a été de le destituer de son grade de maréchal de camp. On a de nouveau prorogé les cortès, dans l'espoir qu'à la fin de mars on pourrait se présenter devant elles avec quelques résultats obtenus, et être par conséquent en meilleure position pour se faire pardonner les moyens employés à les obtenir.

Les événements qui se passent à Montevideo deviennent de plus en plus graves. Les vexations et la cruauté de Rosas ont forcé presque tous les Français résidant à Buenos-Ayres de transporter leur domicile et leur industrie sur l'autre rive de la Plata. Montevideo en compte donc aujourd'hui 18,000 réunis. Presque tous ces Français sont Basques; ils sont catholiques, et par conséquent en position de s'en bien entendre avec une population d'origine espagnole. Montevideo semblait donc devoir devenir, dans un avenir très-prochain, une ville toute française, avec une population de 30,000 habitants, leur vie menacée par les attaques des troupes de Rosas contre la ville où ils s'étaient réfugiés, nos nationaux ont dû songer à s'en aller. Un ordre du jour publié au nom du roi des Français par le vice-amiral Massieu, qui commande nos forces navales dans ces eaux, à la date du 17 décembre dernier, leur enjoint de quitter les eaux immédiatement, en raison de garanties qu'il vient d'obtenir de Rosas pour leur inviolabilité. Nos nationaux ne paraissent croire ni à l'inviolabilité qu'on leur fait espérer, ni à l'efficacité des garanties qu'on leur en donne, en enfin à la parole et à la signature de Rosas, qui s'est montré ouvertement infidèle au traité qu'il avait signé avec l'amiral de Mackau. Ils se montrent, et on le comprend, peu disposés à se laisser aller à la confiance qu'il leur est ordonné d'avoir. Cette situation commande toute l'attention et tout l'intérêt de notre gouvernement et des chambres.

On ne dit point encore quand pourra venir à la chambre des pairs la discussion de la loi sur l'instruction secondaire. En attendant, les prélati font des publications, et la cour d'assises vient de rendre un arrêt qui pourra servir à l'appréciation que la chambre du Luxembourg aura à faire du projet de M. Villennet. — L'Université vient de nous faire connaître une adresse au roi signée de monseigneur l'archevêque de Paris, et de plusieurs évêques de la Province de Paris qui ne s'étaient pas encore engagés ostensiblement dans la lutte contre l'Université. Quant au jury de la Seine, il s'agit de déclarer compable un écart sur le même sujet de M. l'abbé Combalot. L'abbé a été condamné à quinze jours de prison et à 4,000 fr. d'amende.

On continue les travaux d'embellissement de Paris et de ses abords; mais le conseil municipal a été divisé par une proposition qui a paru émaner d'un certain nombre de ses membres. On a demandé que la principale voie de la commune de Neuilly, celle qui va de l'arc de triomphe de l'Etoile au pont de Neuilly fut éclairée au gaz comme l'avenue des Champs-Élysées à laquelle elle fait suite, et cela aux frais du budget de la ville de Paris. Plusieurs conseillers municipaux ont cru ne pas bien entendre et ont demandé comment on comprend que Paris doit s'imposer pour éclairer ses voisins. Malgré cette question, l'éclairage de l'avenue de Neuilly, aux frais de la ville de Paris, a été voté à une majorité de deux voix. M. le maire de cette commune, que ce premier vote a alléché, demande aujourd'hui que Paris lui rende également le chemin de la Revolte. Au fait, M. le maire de Neuilly est logique. — M. le préfet de police, de son côté, poursuit les améliorations qui relèvent de la tenue propre. Il fait disparaître de nos boulevards intérieurs les rares perrons qui s'élevaient encore comme des tombeaux à la porte de ces lieux magnifiques et de quelques églises. Il fait combler le fossé qui se trouvait devant le café Anglais. Tout cela est fort bien; ces trottoirs si larges deviendront ainsi plus vastes encore. Mais il serait plus pressant de prendre des mesures analogues pour faire disparaître des marches de magasins qui avancent sur des trottoirs très-étroits et occasionnent, le soir, de fréquents accidents. Pour notre part nous en avons vu arriver un cas de Choiseul, par suite de

cette tolérance; et tout récemment un Hussard s'est grièvement blessé à une porte de la rue Camartin. Il est fort bon de travailler à rendre nos spacieux boulevards d'un aspect symétrique et irréprochable; mais rendre nos rues vastes et sûres est certainement plus urgent encore.

Le cardinal de Richelieu avait donné à l'Académie française un règlement dont l'article premier portait : « Nul ne sera reçu à l'Académie qui ne soit agréé à Monseigneur. » Mais aujourd'hui il n'y a plus d'autre seigneur que l'opinion publique; l'Institut ne peut le méconnaître. Nous aimons donc de la peine à croire au bruit très-inique, depuis le dernier scrutin, M. Saut-Beuve aurait vu diminuer ses chances au profit d'une candidature qui n'a rien de littéraire. L'auteur des *Messénieurs* n'était entré à l'Académie que par l'ascendant de son talent et l'éclat de ses succès; c'est donc un hitoater qui doit lui succéder. Quant à la succession de Charles Nodder, M. Mérimée paraît appelé à la recueillir, et un semblable choix sera sanctionné par tout le monde.

L'illustration a dit au commencement de ce numéro quels maux avaient causés le délirement de la plupart de nos fleuves et de nos rivières. Une avalanche de terre et de glace vient d'amener un désastre également épouvantable à Ferri-rupt, près de Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin). Une maison a été engloutie par une masse qui s'est détachée de la montagne contre laquelle elle était adossée. Huit personnes qui se trouvaient réunies à table, le père, ses six enfants, et un domestique, et la mère, qui se trouvait dans la cuisine, ont été étouffées. La grand-mère, couchée à un étage supérieur, a été blessée et a succombé. Un septième enfant, qui venait de sortir, a seul échappé à la mort. Malgré les secours que les voisins ont immédiatement portés, personne n'a pu être sauvé; l'ainée des filles seule respirait encore et a pu proférer quelques paroles, puis elle a expiré.

M. Subat, député de la Haute-Garonne, vient de mourir très-subitement à Paris, dans un âge peu avancé. — A Charolles (Saône-et-Loire), un homme instruit et estimé a fait attendre la mort plus longtemps pour lui payer sa dette. M. V.-M. Ducerle, membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, a été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante à l'âge de cent quatorze ans. Il laisse plusieurs enfants, dont l'aîné, âgé de quatre-vingt-sept ans, n'a pas, disent les journaux du département, un seul cheveu blanc.

## Intérieur de la Chambre des Députés.

TRIBUTES DES DEUX CHAMBRES.

Depuis quelque temps les séances de la chambre des députés ont surexcité la curiosité publique, et les faillits d'entrée au palais Bourbon sont plus vivement recherchés encore que ceux des concerts du Conservatoire. C'est en effet non tout autre harmonie. Les questions, les députés, sont accablés de demandes de leurs amis parisiens et de leurs commettants provinciaux, et parmi tant de solliciteurs il y a peu d'eux, car les tribunes réservées aux billets sont en petit nombre et assez restreintes. Les artistes de l'illustration ont pensé que ce serait rendre service aux curieux qui n'ont pu satisfaire leur curiosité et dépasser la salle d'attente, que de leur montrer en gravure ce qu'ils n'ont pu voir en réalité.

Il est cru superflu de reproduire la salle des Pas-Perdus, que tout le monde connaît, celle seule que traverse, entre deux haies de gardes nationaux et tambours battants, M. le président Sanzel, précédé des huissiers et suivi du bureau de la chambre, pour se rendre de l'hôtel de la présidence à ce lieu, qu'il remplit, mais qu'il n'occupe pas, disent les mauvais plaisants. La salle des Pas-Perdus est l'unique théâtre où tentent bon nombre de députés. Il y en a plus d'un qui, est à peine arrivé à se faire connaître de ses collègues, et qui, pour acquiescer au moins au-delors la notoriété qu'il n'a pas pu obtenir, nous ne dirions pas à la tribune, mais même dans les bureaux, dans les combats de la Chambre, se montre le plaisir, chaque jour, de venir plusieurs fois dans cette salle extérieure faire croire à l'attention d'un garçon de service : *Qui a dit mille M. ?*

Les artistes, un autre jour, nous montrèrent le salon du Roi, qu'Éugène Delacroix a illustré de si admirables peintures; vaste et beau travail, le plus beau peut-être de ce maître et le moins connu, précisément à cause de la place qu'il occupe.

Ils ont ajourné aussi la reproduction de la salle des Conférences, que M. Heim vient d'offrir de compositions remarquables, bien conçues dans leur ensemble, bien exécutées dans leurs détails, pour laquelle également M. Moret a sculpté deux statues accroupies, d'un fini irréprochable sans doute, mais dont les formes prononcées, nues et déshabillées de blanc, produisent un singulier effet et forment une bizarre salie sur la vaste cheminée voit de mer, où elles sont assises.

Un autre jour peut-être, et quand Delacroix en aura terminé le plafond, ils nous montreront l'élegante Bibliothèque de la chambre. Ils pourront nous faire voir aussi la Buvette, qui n'a ni la recherche ni les dépensés à la fourchette de la Buvette de la chambre des pairs, mais qui est un local convenable, offrant aux ambitieux, aux inépuissables, aux mécontents, aux optimistes, aux orateurs et aux muets, des consommations, des plats, des vins, des sages et de la bonne volonté. Le clown y a pénétré et y a amené à sa suite un diplomate, un inspecteur des haras et un magistrat, pour lesquels les produits de Taurade paraissent avoir peu de chances. Poter disait, dans le *Renfleur*, que le vin de Bordeaux couvrait parfaitement aux échantillons et même aux personnes qui ne chantaient pas. Le clown peut avoir la même vertu par les odeurs; jusqu'à l'expérience n'a été faite que sur ceux qui ne le sont pas.

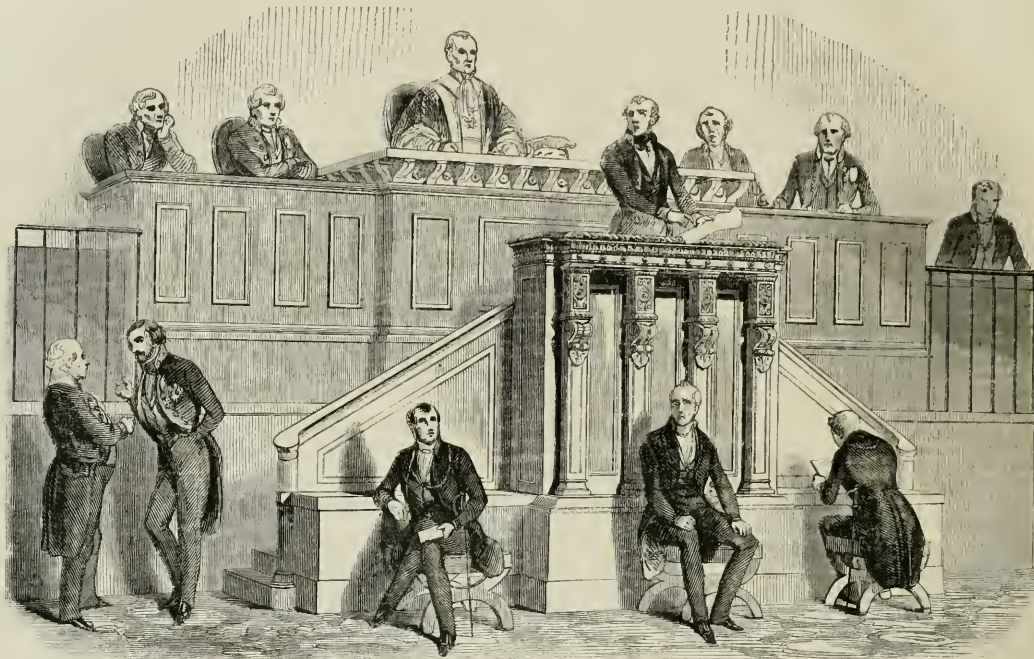
Nos dessinateurs pourront aussi, avec le crayon, prome-



ner nos lecteurs dans ce long vestiaire où chaque armoire porte le nom de deux députés auxquels elle est consacrée. Bien peu d'entre nos représentants font servir ces armoires à leur véritable destination. Presque tous y amoncellent ces

distributions quotidiennes d'imprimés que font les ministères aux membres des deux chambres, et qui passent intacts, non coupés, de l'armoire du vestiaire à la boutique de l'épici-

Aujourd'hui l'illustration se borne à faire voir la salle des séances. Mais, pour suivre l'ordre constitutionnel, nous commençons par reproduire la tribune du Luxembourg et l'aspect de son bureau, où préside M. le chancelier Pasquier.



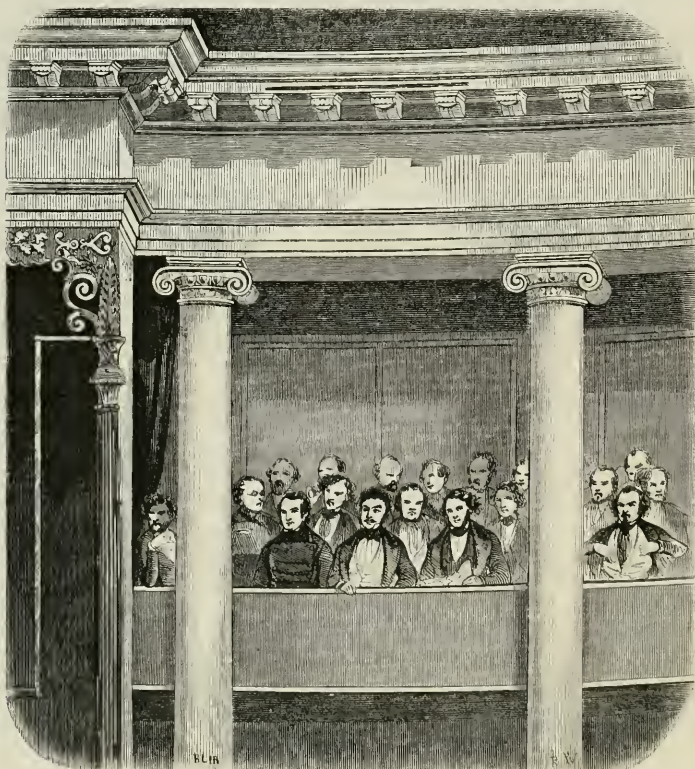
(Tribune des Orateurs, à la Chambre des Pairs.)

Au palais Bourbon, où la foule est grande, où il faut arriver de bonne heure pour trouver place, en attendant que la séance s'ouvre, on cherche des distractions. La tribune des

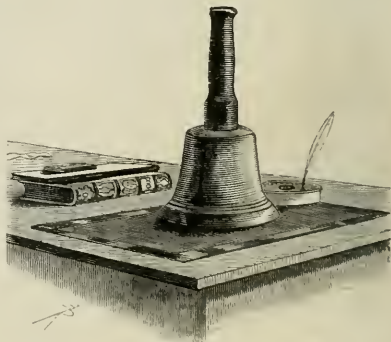
journalistes, non pas des sténographes qui viennent écrire les discours à la dictée, mais des rédacteurs en chef qui viennent pour apprécier l'effet de la séance, est un des spec-

tacles qui attirent le plus l'attention avant le lever du rideau parlementaire. Le provincial demande qu'on lui montre dans cette tribune, qui est placée au second rang et à l'angle extrême de la gauche, le rédacteur en chef de la *Gazette de France* et de la *Nation*, M. l'abbé de Genoude, assis, au grand étonnement du curieux, auprès des rédacteurs en chef des journaux ministériels.

Mais bientôt la séance est ouverte et la tribune est occupée, quelquefois par un orateur, le plus souvent par un député. Il tourne le dos au président, qui le domine pour le rappeler à l'ordre ou le protéger contre les interruptions, aux secrétaires de la chambre et aux secrétaires rédacteurs, qui sont placés ainsi au milieu et en face de l'assemblée pour prononcer sur les votes par assis et levé, et faire l'analyse des discours, qui doit entrer dans leur rédaction du procès-verbal de chaque jour.



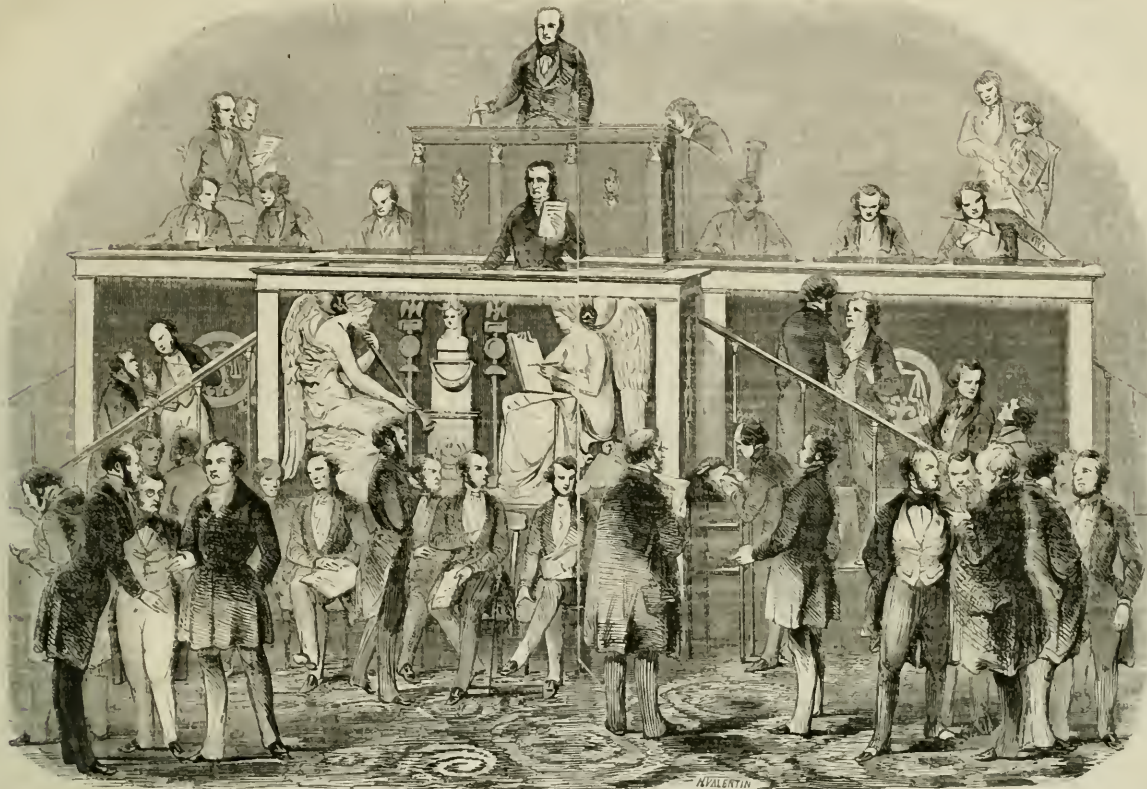
(Tribune des Journalistes, à la Chambre des Députés.)



(Sonnette du président de la Chambre des Députés.)

La banquette inférieure de chacune des trois sections du centre, placées vis-à-vis de la tribune et du bureau, porte écrit en lettres de drap blanc, appliquées sur le casimir rouge qui recouvre tous les dossiers des banquettes : *Banc des ministres*. L'attention se porte particulièrement sur celui qu'occupent M. le maréchal Soult et M. Guizot, à côté desquels M. Villennan prend place. Une cause nouvelle d'étonnement pour le provincial, qui doit, en entrant à la chambre, se préparer à marcher de surprise en surprise, c'est de voir un des orateurs les plus redoutables pour les ministres, M. Berryer, occuper la place la plus rapprochée de leur banc, et donner quelquefois asile, à l'extré-





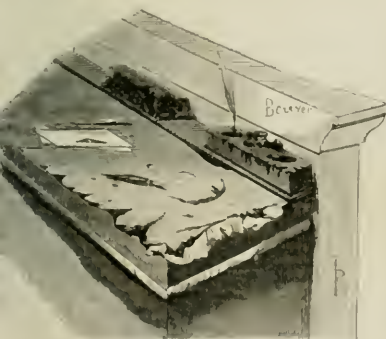
(Tribune des Orateurs, à la Chambre des Députés.)

mité du sien, à son voisin M. le ministre de l'instruction publique. Toutefois, comme il arrive, apparemment que l'illustre orateur ne se trouve pas toujours inspiré par le voisinage, et qu'il sent intérieurement que, pour ne pas vivre en trop mauvaise intelligence, il fera mieux de se livrer au culte des beaux arts qu'à la conversation, M. Berryer sculpte avec un canif le pupitre en bois qui est placé devant lui. Nous sommes assez heureux pour avoir été mis à même de reproduire ce travail auquel l'Élu de Marseille va pouvoir venir mettre la dernière main.

Nous ne pouvions oublier un instrument qui joue un grand rôle dans les séances de la chambre. On a bien pour réclamer

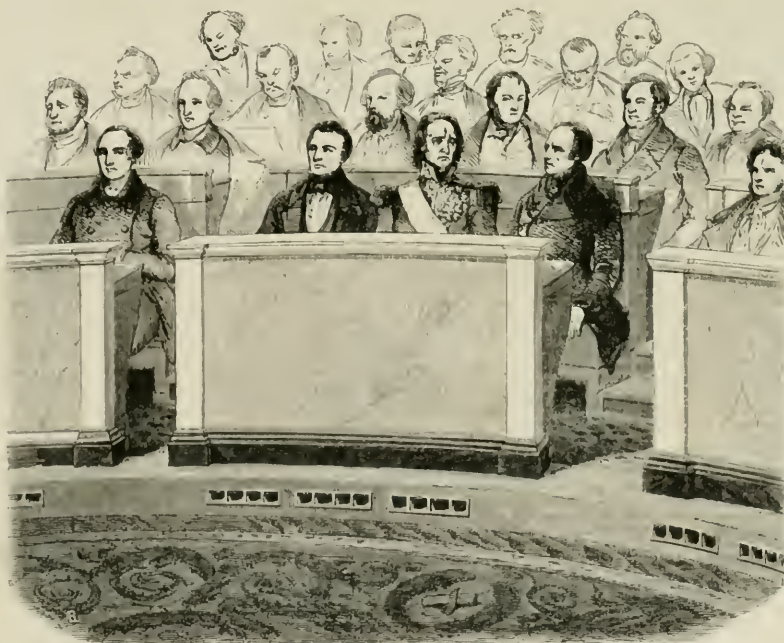
M. Sauzet s'écoute sonner, car il se livre parfois à cet exercice au milieu d'un calme parfait, comme cet huissier somnolent qui, se réveillant pendant que M. Royer-Colard pro-

nonçait à la tribune un discours religieusement écouté, s'écria, par habitude en entendant cette voix unique qui retentissait : *Silence, messieurs.*



(Pupitre de M. Berryer, à la Chambre des Députés.)

de l'assemblée du calme et de l'attention la voix des huissiers, assis et adossés à la base de la tribune, et criant : *Silence, messieurs.* Mais leur recommandation est parfois vaine et leur prière méconnue. C'est pour ces trop fréquentes occasions qu'a été inventée la sonnette du président. C'est un instrument assez lourd et fort assourdissant. M. Sauzet croit à coup sûr en bien jouer, car il en joue souvent, et au grand détriment du tympan de l'orateur qui est à la tribune et sous le coup par conséquent de cette détonation. Aussi, dans la séance si agitée de la discussion de l'adresse, où M. Guizot eut à faire fête à un si grand orage, se retournant vers le président qui sonnait comme un sourd, il lui dit : « Vous m'achevez, monsieur. » On peut dire que



(Banc des Ministres, à la Chambre des Députés.)



## Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES SECOND ET TROISIÈME TRIMESTRES DE 1845.

(Voir t. I, p. 217, 253, 258; t. II, p. 182, 198, 346 et 391.)

## V. — Technologie, mécanique appliquée et arts économiques.

**Machines à vapeur.** — M. Combes, ingénieur en chef des mines, auquel on doit la première publication des dessins des célèbres machines à détente de Cornouailles, en 1834, a discuté de nouveau des observations relatives au mode suivant lequel la vapeur agit, et il a déduit des faits observés par lui les conséquences suivantes : 1° dans la plupart des machines à vapeur, et probablement dans toutes, une partie de la vapeur admise dans le cylindre se liquéfie immédiatement par l'action refroidissante des parois du cylindre; il y a en outre de l'eau qui est entraînée à l'état liquide; 2° l'eau liquéfiée se vaporise de nouveau pendant la détente de la vapeur, et cet effet se produit le mieux possible, quand les cylindres sont baignés par la vapeur de la chaudière, circulant dans une enveloppe, et que l'espace occupé par la vapeur, après la détente, est deux ou trois fois égal à son volume primitif; 3° dans les machines d'épuisement à simple effet de Cornouailles, convenablement disposées et chargées, le travail utile réalisé par kilogr. d'eau vaporisée dans les chaudières, est de 52 tonnes (poids de 1 000 kilogr.), élevées à 1 mètre de hauteur. Dans les machines de Boulton et Watt, le travail utile n'est guère que de 45 à 44 tonnes élevées à 1 mètre par la même quantité d'eau vaporisée; 4° aucune des formules proposées jusqu'ici pour le calcul de l'effet d'une machine à vapeur ne tient compte de la liquéfaction et de la vaporisation successives dans le cylindre.

Les causes des explosions des chaudières à vapeur sont encore enveloppées d'une obscurité qui ne sera probablement pas complètement dissipée de longtemps. Cependant la plus active dans ce genre d'explosion subite, que l'on appelle fulminante, paraît être le phénomène désigné aujourd'hui sous le nom de *calafation*, et qui consiste en ce que la vaporisation de l'eau sur une surface métallique chauffée au delà d'un certain degré, décroît rapidement au lieu d'augmenter. Tout le monde peut répéter une expérience curieuse à ce sujet. On prend une cuiller à café, on la chauffe fortement à la flamme d'une lampe ou d'une bougie, et on y projette quelques gouttes d'eau avec le doigt. Cette eau formera une grosse goutte arrondie qui ne se vaporisera que très-lentement. Si, on retire la cuiller du feu, et qu'on la laisse un peu se refroidir, il arrivera un moment où l'eau se vaporisera tout à coup en faisant une petite explosion, quoique non renfermée.

M. Soré, dans un mémoire où il a rappelé ce phénomène déjà connu, a indiqué comme les meilleurs moyens pour éviter la calafation, et par conséquent les explosions fulminantes, l'emploi : 1° d'un métal finement appliqué au fond du générateur; 2° de l'argile, ou mieux encore de l'alun, ou du borax dans la chaudière; 3° de bons appareils alimentaires pour que l'eau ne manque pas dans la chaudière, et d'appareils d'avertissement pour donner l'éveil lorsque le niveau y descend trop bas.

**Travaux de sondage.** — Pour donner une idée de l'importance de cette industrie, il suffira de rapporter les résultats que M. Degoussé a communiqué à l'Académie. Du 1<sup>er</sup> octobre 1828 au 1<sup>er</sup> juillet 1845, cet ingénieur a exécuté 268 sondages formant un total de 17 266 mètres, ayant coûté la somme totale de 1 257 743 fr., ce qui établit un moyen de 63 fr. 00 c. par mètre, dans lequel la fourniture des luyaux de retenue et d'ascension entre pour 25 fr., ce qui réduit le prix moyen de forage à 40 fr. 9 c.

Les résultats suivants ont été obtenus dans les vingt-sept départements où les travaux ont été exécutés.

68 forages donnant des eaux jaillissantes au-dessus du sol, 66 forages donnant des eaux ascendantes, 5 forages donnant de l'huile de pétrole jaillissante au-dessus du sol, 1 forage donnant de l'eau saillante jaillissante au-dessus du sol, 15 forages ayant amené la découverte de houille ou d'anthracite, 9 forages ayant amené la découverte d'asphalte ou de sables bitumineux, 12 forages ayant amené la découverte de kaolin ou de gisements de plâtre, 20 forages exécutés pour puits d'amarres de ponts suspendus, 12 forages exécutés pour absorption d'eau, 16 forages pour exploration de terrains propres à la construction; 220 sondages ont donné les résultats cherchés, 48 sondages n'ont rien produit. Sur ce nombre, 8 sont encore en cours d'exécution. Le nombre moyen des forages exécutés par année est de 18. La profondeur moyenne par année, de 1 151 mètres; la profondeur moyenne des forages, de 64 mètres 42 centimètres; la dépense moyenne de chaque forage, de 4 195 fr. 07 c. L'eau coulant au-dessus du sol par les 68 puits jaillissants, donne un produit de 27 071 litres par minute, ou 40 278 mètres cubes par jour. Celle qui est extraite au moyen des pompes et des machines à vapeur alimentées par les 66 puits à eaux ascendantes, donne au moins un produit égal, ce qui fait par jour un volume total de 80 356 mètres cubes. Cette eau est utilisée soit comme force motrice, soit pour l'irrigation de prairies, de jardins, pour l'alimentation de villes, d'usines, pour l'approvisionnement de bœufs, l'entretien d'étangs, l'embellissement de propriétés particulières, les usages variables d'établissements publics et les nombreux besoins de l'agriculture et de l'industrie.

**Appareils de sûreté contre les explosions du gaz.** — L'Académie, sur le rapport de M. Régnault, a donné son approbation à un appareil extrêmement ingénieux, imaginé par M. Chuard, pour indiquer, soit dans les mines de houille,

soit dans les appartements éclairés par le gaz, la présence, dans l'air, d'une certaine quantité de ce gaz avant qu'il soit devenue assez considérable pour donner des craintes d'explosion. Malheureusement, cet appareil est fragile et d'une construction délicate; et il est à craindre que la routine aussi bien que cette cause ne soient des obstacles très-grands à son adoption dans la pratique.

**Métallurgie.** — L'attention, depuis quelques années, s'est portée sur les produits gazeux qui se dégagent dans diverses grandes opérations relatives à la métallurgie, à la carbonisation, etc. On doit citer au premier rang, parmi les travaux faits à ce sujet, ceux de M. Ebelmen, ingénieur des mines, qui, non content d'étudier la question au point de vue théorique, en a tiré des applications utiles, des perfectionnements réalisables dans le domaine de la pratique. Son idée fondamentale consiste à opérer sur les gaz extraits de divers combustibles par voie de distillation, au lieu de brûler immédiatement ces combustibles eux-mêmes. Il obtient ainsi, dans beaucoup de cas, une chaleur beaucoup plus intense que celle qui résulte de l'ancien mode de combustion. MM. Laurent et Thomas, ingénieurs civils, ont aussi communiqué à l'Académie quelques faits intéressants relatifs à l'usage des gaz sur une grande échelle. Le plus important peut-être consiste en ce que la vapeur agissant seule, à une température qui ne surpasse pas 500 degrés, suffit pour carboniser complètement la houille, le bois et la tourbe; il se dégage des gaz combustibles applicables à divers usages après leur passage dans un conducteur. Le résidu en charbon est considérable, et ce charbon présente une assez grande dureté, lors même qu'il provient de la tourbe.

**Emploi des mortiers hydrauliques.** — On sait que, grâce aux travaux de M. Vicat, il est possible aujourd'hui de bâtir partout, sous l'eau comme en plein air, avec des mortiers hydrauliques, c'est-à-dire jouissant de la propriété de durcir dans un temps plus ou moins rapide. Les convenances réciproques des chaux et des ciments, et les proportions suivant lesquelles les mélanges doivent être opérés, ont été déterminées d'avance pour tous les cas possibles par cet illustre ingénieur, de manière à ne rien laisser à désirer. Seulement, lorsque la chaux hydraulique naturelle vient à manquer, on y supplée de plusieurs manières; soit par la confection de toutes pièces d'une chaux hydraulique artificielle, comme celle que l'on fabrique à Moulon, près Paris, et dans une toute d'autres localités, soit par le mélange d'une chaux grasse avec une pouzzolane. Les substances de ce genre sont très nombreuses; tantôt on les trouve dans la nature, notamment à Pizzuolo, en Italie, d'où vient leur nom; tantôt on les forme artificiellement par la cuisson de certains argiles.

On employait depuis quelques années la pouzzolane naturelle d'Italie aux travaux du port d'Alger, lorsque l'extension considérable projetée pour ces travaux fit émettre l'idée de la remplacer par une pouzzolane artificielle beaucoup moins coûteuse. Des expériences récemment faites à Toulon par M. Noël, ingénieur en chef des ponts et chaussées, ont prouvé qu'il était fort heureux qu'aucune suite n'eût été donnée à cette idée. Des briques fabriquées dans ce port avec une pouzzolane artificielle, tombaient en miettes après quelques jours d'immersion dans l'eau de mer, en se brisant des surfaces au centre graduellement. Placées dans l'eau douce, elles s'y maintenaient très-bien. Apprenant que dans la Manche, et notamment à Cherbourg, on l'on fait une assez grande consommation de pouzzolanes artificielles, rien de pareil ne s'étant jamais manifesté, M. Vicat a été conduit à comparer la composition chimique des eaux de l'Océan avec celles de la Méditerranée, et il a vu que sur 1 000 parties celles-ci contiennent 7,02 de sulfate de magnésie, tandis que les eaux de la Manche n'en contiennent que 2,20. C'est en se substituant à la chaux dans les bétons immergés, que la magnésie joue un rôle si fâcheux.

**Nouvel éclairage.** — Les essences de schiste, de houille, de térbéthine, renferment une proportion de carbone telle que jusqu'à présent on n'avait pu en brûler la fumée avec les cheminées de tirage les plus énergiques, à moins d'y ajouter une certaine quantité d'alcool qui constitue, avec l'essence de térbéthine, le mélange employé depuis quelques années dans certaines lampes sous le nom impropre d'*hydrogène triade*. MM. Bussan-Dumouvier et Rouen annoncent qu'ils sont parvenus à obtenir une combustion parfaite de ces essences, en projetant dans l'atmosphère un jet de vapeur d'une d'entre elles, sous une pression de 4 à 6 centimètres de mercure. L'illumination n'a lieu qu'à quelques centimètres de l'orifice d'émission. Suivant les inventeurs, le prix de leur éclairage serait, pour la même quantité de lumière, quatre fois moindre que celui du gaz, et six fois moindre que celui de l'huile.

**Desinfection des latrines.** — Une commission dont M. Bous-singault était le rapporteur, a rendu le compte le plus satisfaisant des effets d'un poudre désinfectante proposée par M. Siret, pharmacien à Mieux. Après de longues et laborieuses recherches, puisqu'elles ont été commencées en 1834, M. Siret a reconnu qu'un mélange de charbon et de sulfate métalliques, dans lesquels domine le sulfate de fer, agit dans toutes les circonstances, comme un désinfectant des plus efficaces. 16 grammes de la poudre Siret délayée dans 3 ou 6 décilitres d'eau, ont complètement et subitement fait disparaître l'odeur de la matière fécale rendue par un individu. Cette expérience a été répétée à plusieurs reprises; elle a été faite en grand sur une fosse servant à trente-cinq locataires, et elle a complètement réussi. Aussi les conclusions du rapport de M. Bous-singault ont-elles été très-favorables à M. Siret. Il est vivement à désirer, dans l'intérêt de la salubrité publique, que cette heureuse découverte soit connue et propagée surtout dans les grandes villes. M. Siret estime la dépense de désinfection par son procédé à deux centimes par ménage composé de trois à quatre personnes.

**Communications diverses.** — M. Reech, ingénieur des constructions navales, a adressé à l'Académie, sur les principes de la mécanique industrielle, un travail remarquable

à tous égards, mais dont il ne nous sera possible de rendre compte que lorsque l'auteur abordera les applications qu'il a annoncées. M. Sarrau a annoncé qu'il était parvenu, de son côté, à plusieurs des résultats obtenus par M. Reech, et à quelques autres qui lui sont propres.

## VI. — Géologie et Minéralogie.

**Dépôts métallifères de la Suède et de la Norvège.** — Tel est le titre d'un mémoire de M. Daubrée, ingénieur des mines, professeur à la Faculté des sciences de Strasbourg, auquel on doit déjà plusieurs autres études importantes sur la Scandinavie. Bien que l'excellent ouvrage de M. Haussmann et la géographie minéralogique de M. Hisinger renferment de précieux documents sur beaucoup de districts de mines, M. Daubrée a eu occasion d'y faire un assez grand nombre d'observations nouvelles.

**Gîtes métallifères de l'Italie.** — M. Amédée Burat, professeur à l'École Centrale, a fait connaître les résultats de ses nombreuses explorations du sol de l'Italie. Il a reconnu les restes des exploitations de l'antiquité et du moyen âge, et il signale les gisements nouveaux, qui offrent aujourd'hui plus d'avantages à l'industrie, bien que les anciens gisements n'aient pas été épuisés en beaucoup de points.

**Géologie de l'Amérique méridionale.** — Deux longs et intéressants rapports nous ont donné les détails les plus circonstanciés et les plus curieux sur la constitution géologique de cette moitié du continent américain. Le premier, relatif à un mémoire de M. Pissis sur la position géologique des terrains de la partie australe du Brésil et les soulèvements qui, à diverses époques, ont changé le relief de cette contrée, est dû à M. Dufrenoy. M. Elie de Beaumont est l'auteur du second, qui se rapporte à un mémoire de M. Alcide d'Orbigny, intitulé : *Considérations générales sur la géologie de l'Amérique méridionale*. Il nous est malheureusement impossible de donner une analyse de ces travaux consciencieux, sans suivre les savants rapporteurs dans une véritable description géologique de l'Amérique méridionale entière, et par conséquent sans sortir des bornes que nous devons nous imposer. Disons seulement que les conclusions des deux rapports ont été extrêmement favorables à MM. Pissis et Alcide d'Orbigny. Le mémoire de ce dernier est destiné à paraître prochainement dans le grand ouvrage qu'il publie sur les contrées visitées par lui.

**Changements de niveau dans les rivages des anciennes mers.** — Il y a déjà dix-huit mois environ que M. Elie de Beaumont avait lu à l'Académie un rapport très-approfondi sur un mémoire extrêmement remarquable de M. Bravais, membre de la commission scientifique du Nord, et professeur d'astronomie à la Faculté de Lyon, avait mis en évidence, avec une précision que l'on n'avait pas encore introduite dans les mesures géologiques, la mobilité des niveaux relatifs des continents et de la mer sur les rivages de la Scandinavie. Ces changements remontent à une période déjà reculée, et continuent encore de nos jours. La péninsule scandinave n'est pas la seule contrée où l'on remarque d'anciens niveaux de la mer; divers savants en ont signalé en Morée et en Sicile.

Ces faits intéressants, qui se sont accomplis depuis les dernières révolutions du globe, ont-ils eu lieu dans les temps géologiques anciens? Telle est la question que la publicité donnée au travail de M. Bravais a suggérée à M. Coquand, professeur de géologie à Aix, question à laquelle il a trouvé une solution affirmative dans les études géologiques auxquelles il s'est livré en Provence. Plusieurs faits très-curieux signalés par ce professeur sont de nature à prouver que les terrains secondaires du midi de la France fournissent un exemple d'émersion analogue à celui qui a lieu encore actuellement sur les rivages de la Scandinavie.

**Géologie du département de la Saône.** — M. Buteux est l'auteur d'un mémoire accompagné d'un essai de carte géologique sur ce sujet. Nous enregistrons ici les conclusions favorables du rapport lu par M. Elie de Beaumont : « Le mémoire de M. Buteux présente une statistique fort étendue de faits géologiques et minéralogiques que le sud du département de la Saône offre à l'observation. On sera surpris, en le lisant, de voir le grand nombre de remarques intéressantes que peut fournir un pays presque plat et d'une apparence monotone. Nous pensons que la recherche de cette multitude de faits locaux dont le sol de la France fourmille est d'une grande utilité pour la géologie, lorsqu'elle est faite avec conscience et résignée avec méthode. Le travail de M. Buteux, nous ayant présenté ce double caractère, nous paraît digne des encouragements de l'Académie. »

**Formation crétacée des versants sud-ouest et nord-ouest du plateau central de la France.** — « Le travail dont nous rendons compte à l'Académie, a dit M. Dufrenoy dans un rapport approbatif, est le fruit de longues et consciencieuses explorations. M. le vicomte d'Archieu s'est, depuis plus de huit ans, livré à l'étude des formations crétacées. L'un des groupes les plus importants des terrains secondaires, par l'étendue qu'il recouvre, par la diversité des caractères qu'il présente, et par la variété des corps organiques qu'il renferme. Ce travail est l'histoire complète d'une des formations les plus importantes du midi de la France. En effet, il comprend à la fois la position des différentes couches qui composent les formations crétacées de cette contrée, la manière dont ces couches se groupent ensemble pour former des étages, enfin la distribution et la nature des fossiles qui caractérisent chacun d'eux. Il sera un guide précieux pour les personnes qui désirent étudier le terrain de craie du midi de la France; il le sera également pour ceux qui voudront en faire la géologie détaillée en leur indiquant la marche à suivre dans une pareille étude. »

**Mercure natif en France.** — Une des plus curieuses communications que nous ayons à mentionner est celle qui a été faite par M. Leymerie sur un gisement de mercure natif qui existerait dans le département de l'Aveyron, vers l'escarpement occidental du plateau de Larzac. On appelle ainsi le



plateau jurassique étendu qui termine les Cévennes du côté de l'occident. Il résulte d'une espèce d'enquête faite par M. Leymerie et M. Boulon, ancien substitut à Rodez, et le premier qui ait été mis sur la voie de ces recherches, qu'à diverses époques des trinités, des amas ou des globules de mercure coulant ont été observés par les habitants de Saint-Paul. Le petit ruisseau qui traverse cette commune paraît être le réceptacle général de tous les suintements mercuriels qui proviennent de bancs marneux appartenant à l'étage inférieur du système oolitique.

Plusieurs autres faits relatés par M. Leymerie viennent ajouter un nouveau degré de probabilité à celui qu'il signale. Ainsi à Montpellier, de l'autre côté du Larzac, le mercure et le calomel natifs ont été trouvés dans les marnes subalpines. La présence de ces minerais dans les terrains tertiaires les plus modernes, signalée en 1760 par l'abbé de Sauvages, et constatée en 1850 et en 1851, a paru très-extraordinaire; pendant longtemps on n'a pas voulu y croire. Cependant ce fait n'est pas unique; car, d'après M. Daniel Slarpe, on a exploité dans le siècle dernier, au milieu des sables tertiaires supérieurs de Lisbonne, une mine de mercure qui s'est trouvée épuisée seulement en 1801.

Si de plus on compare le gisement du Larzac à celui de Montpellier, de Peyrol (Haute-Vienne) et de Méridol près Saint-Lô (Manche), on remarque que ces quatre gisements, les seuls qui jusqu'à ce jour aient été signalés dans le sol français, se trouvent exactement distribués sur une même ligne droite qui traverse toute la France diagonalement et dans la direction nord 52 degrés ouest, qui est très-voisine de celle que M. Elie de Beaumont a assignée au soulèvement principal du Mont-Viso (Alpes françaises). M. Leymerie pense que cette relation si frappante n'est pas due au hasard; qu'à l'époque du soulèvement du Viso un fendillement s'est opéré dans la direction signalée, et que les vapeurs mercurielles ont, plus tard, probablement à l'époque du dernier soulèvement des Alpes, profité de cette zone de facile pénétration pour venir se répandre et ensuite se condenser en différents points assignés suivant sa direction.

## Don Graviel l'Alferez.

NOUVELLE MARITIME.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 395 et 406, t. III, p. 9.)

### IV.

La mer était dure et plus, contraire à la marche du léger brick qu'à celle de la vaillante frégate qui le poursuivait; mais don Graviel ne parut pas inquiet un seul instant. Il changea la route pour se rapprocher des brisants qui bordent nord l'île de Cuba entre la Havane et le cap San-Antonio. Les bas-fonds sur lesquels il naviguait avec une incroyable confiance lui servaient de rempart contre la frégate, dont l'équipage avait été remis au complet. Nous n'ajouterons pas que le capitaine Bertuzzi et ses négriers avaient obtenu du gouverneur l'ordre de monter à son bord.

Le lendemain au point du jour, le cap San-Antonio était doublé; la *Santa-Fe* apparaissait encore à l'horizon. Don Graviel essaya de plusieurs allures et vit qu'en serrant le vent, il avait un avantage marqué sur son chasseur; mais au moment où il prenait cette direction, qui le menait à l'île des Pins, un grand navire se dressa sur l'avant tout à coup.

Les corsaires l'examinèrent attentivement. L'Anglais anglais! dit en toussant le lieutenant Fernando.

« Que diable! répondit don Graviel, nous sommes en force.

— En force? murmura le garde-marin.

— Oui, tu vas voir. Hissez pavillon anglais! et gouvernons droit.

Sans dévier de sa route, et seulement en rallongeant sa course, le brick-golette naviguait entre les deux frégates, et ménageait son élan de manière à les mettre en vue l'une de l'autre, ce qui ne tarda point. Les Anglais furent persuadés que le brick classé par un navire espagnol était un compatriote; don Graviel complit cette erreur en virant de bord, comme s'il eût voulu les secourir au feu; il fit voler aussi vers la *Santa-Fe*. Celle-ci prit la fuite, mais trop tard, à la hauteur du cap San-Antonio, l'Anglais engagea l'action.

Donna Juana, respectée à bord comme si elle eût été la femme du capitaine, se tenait à côté de don Graviel.

« Pour l'amour de Dieu! capitaine, dit maître Brimboldi en s'avancant, pourriez-vous m'apprendre ce que nous fabriquons ici; laissons les se bacher à leur aise, et gageons le large.

— Qui t'a demandé ton avis, maître hibou? répondit sèchement Graviel. Tu prophétises de malheur depuis le commencement; je suis las de tes observations. »

Prenant alors sa voie de commandement :

« Brûlez les généraux de combat! » ajouta-t-il.

Fernando, sans demander l'explication, se rendit à la pièce à pivot; force fut au contre-maître de distribuer des ames et de fouir à tous les corsaires.

« Vous voyez, tendre idiots de mon cœur, que j'ai hâte point, dit alors don Graviel. Quand le combat sera bien en train, je vais amener le yacht britannique et arborer la noble bannière de Castille. Aussitôt après vous descendrez, je vous prie.

— Oh! non, répliqua la jeune fille d'une voix émue; permettez-moi de rester auprès de vous. »

Après un moment de réflexion, don Graviel y consentit d'un signe de tête.

« Eh bien! mon ange, dit-il, pardonnez-vous enfin au pau-

vre alferez de vous avoir enlevée d'affabardage, ou bien auriez-vous oublié ce peut-être du bal? »

Donna Juana, devenue écarlate, ne put s'empêcher de sourire.

Les deux frégates étaient maintenant bord à bord et le brick-golette derrière elle à petite portée de fusil.

« Canonnières, commanda le capitaine, ne nous trompons pas! c'est sur l'anglais qu'il faut pointer. Fernando, je te recommande son gouvernail. Vive l'Espagne! Amenez le pavillon anglais; hissez nos couleurs! Feu! »

La bordée à boulets et à mitraille du *Caprichoso* balaya de long en long les gaillards et la batterie de la frégate anglaise, dont le gouvernail volait en éclats par l'effet de la pièce à pivot. Quand la fumée dissipée, don Graviel vit son ancien commandant de la *Santa-Fe* lui faire de la main un geste de remerciement; mais à côté du vaif officier se tenait le capitaine Bertuzzi, furieux d'être si près de son cher brick sans pouvoir s'en emparer. Le forban grinçait des dents, il était violet de colère; enfin, transporté, hors de lui, sans attendre davantage, il mit don Graviel en joue avec un monstrueux tromblon manroque. Donna Juana s'en aperçut, poussa un cri de hirant et s'évanouit.

Que Zampa le pirate se bien raison de chanter :

Non cœur est sound

Le premier jour,

Mais, dès le second, la pauvrette

Ne pleure plus autant...

Une digression serait intolérable dans une situation si tragique. Le jeune capitaine vole d'un bond au secours de sa bien-aimée Juana; ce mouvement l'a sauvé, car au même instant, la charge entière du tromblon se plante dans la mitraille du brick à la place qu'il vient de quitter. La jeune fille est transportée dans la cabine. Alors, pour éviter un salut du même genre, don Graviel fait le tour de la frégate anglaise en continuant un feu nourri, va se poster dans sa jonc du côté opposé à la frégate espagnole et canonnie si bien que les ennemis, exaspérés, braquent enfin sur lui une partie de leurs pièces.

Le *Caprichoso* était trop faible d'échantillon pour supporter la riposte; il prit la fuite en se faisant un abri de la *Santa-Fe*, mais auparavant la pièce à pivot accomplit un dernier exploit : elle acheva de couper le beaupré déjà mutilé de l'ennemi. La chute de cette cheville de la mâture entraîna celle des autres mâts; l'incendie se déclara presque aussitôt dans les voiles détrempées; la *Santa-Fe* poussa au large; le brick-golette prit chasse devant elle.

« Eh bien! demanda Fernando, à quoi servent, s'il te plaît, tous ces beaux faits d'armes que je donnerais volontiers pour un goujon? Selon moi, nous venons de brûler notre poudre aux golanis.

— Comment! s'écria Graviel, enthousiasmé, regarde donc cette frégate embrasée; sans nous, peut-être la *Santa-Fe* succombait!

— Possible! mais elle ne nous chassera-t-elle pas? murmura le garde-marin.

Don Graviel haussa les épaules et se contenta de dire :

« Tu vois bien qu'elle ne saurait nous rejoindre. »

En effet, la *Santa-Fe* avait perdu une partie de sa mâture; bientôt elle mit en panne pour se réparer plus à son aise et pour envoyer sauver le petit nombre d'Anglais qui s'étaient jetés à la mer afin d'échapper à l'incendie.

Au coucher du soleil, aucune voile n'était en vue et le *Caprichoso* voguait sans craintes dans le canal rocailleux qui sépare Cuba de l'île des Pins. Maître Brimboldi était de quart; Fernando fumait un cigare en pêchant à la ligne; don Graviel, assis à côté de Juana sur la riche ottomane, lui parlait avec feu, non plus de ce ton moqueur que l'on connaît, mais d'un style plus discret et plus relevé. Depuis l'émoussissement de la jeune fille, il n'affaiblait plus des airs de capitaine, il s'exprimait en amateur et tombait au langoureux; — à d'entraîner d'expliquer ce phénomène.

« Juana, de grâces, disait-il, avouez que ce n'était pas seulement un vulgaire mouvement de crainte. Vous n'étiez pas effrayée par le combat, vous étiez calme et sereine au milieu du tonnerre de l'artillerie des trois navires, vous ne faiblissiez pas, je vous contemplant avec admiration. Dites, ma Juana, ma divine, dites que vous avez tremblé pour les jours de celui qui n'importe de vous qu'un mot d'espoir, un seul, à mon aise aux longs cheveux noirs. »

Longtemps le jeune capitaine supplia, longtemps la Castillane se défendit avec fermeté; puis elle fut moins sévère, puis elle ne répliqua que d'un ton timide; enfin, enfin elle consentit au plus doux des aveux.

« Tu m'as! Surtout don Graviel triomphant. Tu m'as, fleur de mon aïe; je t'ai donc obtenue, cette parole qui fera le bonheur de ma vie! »

L'alferez avait pris avec transport la main de la jeune fille; attiré par un charme invincible, il tenta de lui donner un premier baiser d'amour.

« Non! non! reprit vivement donna Juana en le repoussant; vous m'avez à votre promesse! arrêtez! J'ai permis à mon trop hardi protecteur de prendre cette main que je lui restitue; c'en était trop peut-être! »

Graviel, se rendant à don Graviel, confus et tremblant à son tour; j'ai pu être contre vous, mais pardonnez-moi, car je ne me humilie pas, la femme s'est bien aux yeux d'un homme. Ne me laissez pas hors de votre présence. Soyez toujours mon ange, soyez ma fiancée devant Dieu. »

Juana garda le silence, son cœur bondissait, son extrême émotion se traduisait par tous ses mouvements. Elle s'était réfugiée auprès de la porte du gouvernail à l'arrière de la chambre, et la porte, défilée, douloureuse d'elle-même, elle finit par rester immobile, les yeux fixés, les cheveux épars, les mains croisées sur sa poitrine.

Graviel n'osait plus dire une seule parole; sa vie semblait suspendue aux lèvres de donna Juana, qui, la première, reprit

ses sens et sa dignité, lui tendit la main et dit solennellement :

« Eh bien! oui! j'y consens, je le veux, je serai votre fiancée, votre fiancée, entendez-vous? »

Don Graviel, incliné devant la jeune fille, fondit en larmes; elle les essuya avec des larmes, confiante désormais et tranquille sur le sort qui lui était réservé. Cependant la hardiesse et la timidité successives de l'alferez avaient fait place à une impatience croissante.

« Sur mon âme! Juana, dit-il, je hâterai cette union, qui seule est l'objet de tous mes vœux. »

Juana rougit encore, mais elle accéda du regard au brûlant desir de son fiancé; don Graviel se précipita sur le pont.

« Droit à terre, Brimboldi! gouvernez sur la première crique habitée de l'île des Pins. »

Cet ordre fut exécuté. Avant le jour le *Caprichoso* était à l'ancre devant une bourgade populeuse bien connue des castillans du pays. Fernando fut envoyé en corvée avec mission de ramener un prêtre à bord; si bien que le soleil levant éclaira la cérémonie du mariage de don Graviel Badajoz et de Juana de las Enamuradas. Un leveront peut français, encore tout effrayé d'avoir été emporté de vive force à bord du *Caprichoso*, leur donna benédiction nuptiale, sans penser seulement à faire la moindre difficulté. Le contre-fort du capitaine Bertuzzi servit fort honteusement à couvrir les frais de tous genres, à monter la garde-robe de donna Juana et à se procurer des vivres de campagne.

Vers midi, le brick-golette appareilla.

« Jusqu'à présent, capitaine, nous n'avons vu que pour vous, disait en jurant maître Brimboldi, l'équipage commence à murmurer; il est temps, voyez-vous, de leur donner de la pâture à ces agneaux, et à moi aussi! voilà! »

— Vous en aurez! repartit don Graviel, trop heureux pour rappeler à l'ordre le farouche contre-maître.

Fernando s'accoutumait à la présence de donna Juana; il avait des cigares à discrétion, faisait bonne chère à la table du capitaine, et commençait à croire que tout irait bien.

### V.

Deux mois plus tard, un convoi de douze bâtiments marchands de diverses grandeurs, sous l'escorte d'un brick-golette fut signalé dans les passes de la Havane. Bientôt on reconnut le *Caprichoso*; la nouvelle en fut portée au gouverneur-général, qui bondit dans son lit, et revêtit aussitôt son grand uniforme.

Le convoi restait salement hors de portée de canon; le brick faisait le signal qui appelle un canon à bord.

« Par la potence que je le destine, maître hardit, s'écria don Antonio Barzon, il faut avouer que c'est être par trop insolent que de venir me braver jusqu'ici!... »

Il est bon de dire qu'il avait envoyé chasser le *Caprichoso* dans toutes les directions, qu'il avait été rencontré plusieurs fois, mais que tantôt par une ruse, tantôt par une autre, il avait toujours mis les chasseurs en défaut. — Le capitaine Bertuzzi était mort à la peine d'un accès de rage aiguë.

Après avoir fait une étrange consommation de jurons gutturaux, don Antonio Barzon dut se résigner à expédier à bord du brick-golette un canot qui rapporta la lettre suivante :

« Illustrissime seigneur, don Antonio Barzon, marquis de Las Enamuradas y Famaroles, grand d'Espagne, brigadier des armées de sa majesté, commandeur de ses ordres, gouverneur-général de l'île de Cuba et dépendances, etc., etc., etc. »

« Le très-humble serviteur de votre excellence, don Graviel Badajoz y Serrano y Lopez, enseigne de frégate commandant le *Caprichoso*, à l'insigne honneur de la prévenir qu'il attend que son plaisir pour entrer dans le port de la Havane avec douze prises faites sur les ennemis de sa majesté catholique. »

« Mon bon plaisir! le maraud! » interrompit le gouverneur.

« Ces douze prises valent ensemble 5 millions de piastres, sur lesquelles, en sa qualité de gouverneur, votre grandesse aura droit à un quart, et en sa qualité d'armateur à un autre quart, ce qui fait juste la moitié. »

« Peste! » murmura don Antonio Barzon.

Votre excellence est prévenue, du reste, que trois jours après la sainte fête de Noël, son très-humble serviteur a légitimement épousé, en rade de l'île des Pins, sa fille bien-aimée Juana de las Enamuradas, laquelle joint avec empressément et soumission ses prières aux vœux pour rentrer en grâce auprès de votre grandesse. »

On ne sait ce que pensa don Antonio Barzon en lisant ce paragraphe, mais à diverses reprises les mots de corde, potence et honneur passèrent entre ses dents.

« Toutefois, si votre excellence ne voulait pas accorder à tout l'équipage du *Caprichoso* la vie sauve, les parts de prise et les positions et grades suivants, savoir : — 1° à don Graviel Badajoz, etc., le grade de lieutenant de vaisseau (ce qui lui fera franchir d'un bond ceux d'enseigne de vaisseau, de lieutenant de corvette et de lieutenant de frégate) et le commandement du *Caprichoso*, que la couronne accablait avec son droit sur les quatre des prises; — 2° à don Fernando, le grade d'enseigne de vaisseau (ce qui lui fera franchir d'un bond ceux d'enseigne de corvette et d'enseigne de frégate) et l'espérance de venir commandeur second sur ledit brick-golette; — 3° à maître Brimboldi, le grade effectif de maître d'équipage; —

« Et en cas, son très-humble serviteur se verrait dans la nécessité de profiter du vent de l'averse qui souffle bon frais, et d'aller chercher ailleurs ce qu'il réclame de la munificence de votre grandesse. »

« A bord du *Caprichoso*, ce 1<sup>er</sup> mars 17...

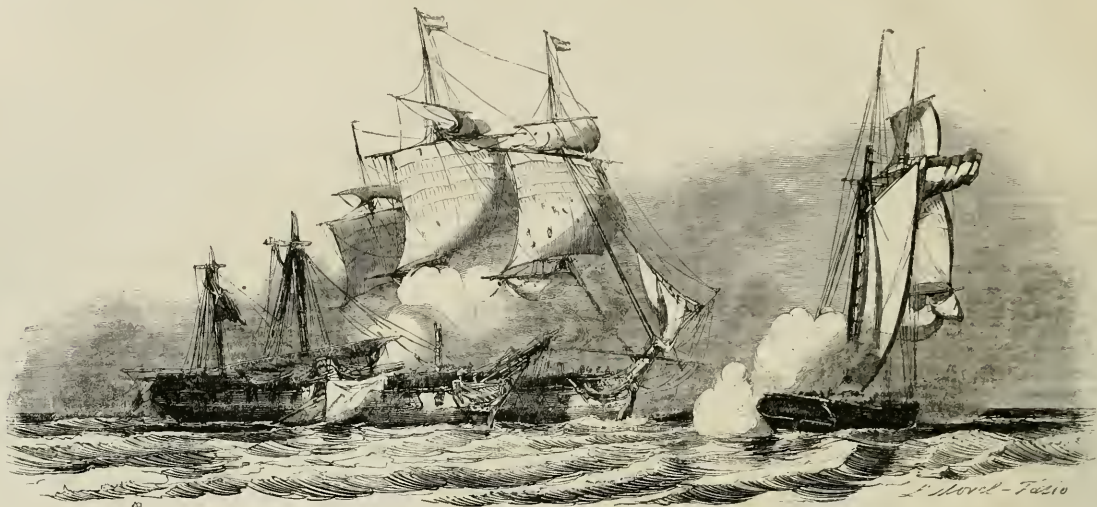
« P.-S. Il n'est peut-être pas hors de propos d'informer votre excellence des principaux faits et gestes du *Caprichoso*



durant sa dernière croisière. Indépendamment des douze marchands qu'il ramène, il a coulé ou brûlé trois bricks de guerre anglais, et causé la perte totale d'une frégate qui le chassait le long de la Mona; il a coopéré antérieurement à la victoire de la *Santa-Fé*, il a pénétré dans la baie de Kingston

(Jamaïque) et mis le feu à bord de tous les bâtiments qui s'y trouvaient; ensuite de quoi il a relâché à San-Juan de Portorico, dont le gouverneur l'a fort bien accueilli, et a fait connaître les résultats de la campagne à sa majesté catholique le roi de toutes les Espagnes. »

« Que le *Vomito-Negro* étouffe mon diable de gendre ! s'écria enfin don Antonio Barzon, marquis de Las Ermanduras y Famarotes; mais il faut par bien que j'encoiffe mon million et demi de piastres et que je lui laisse ma fille ! »



Or, comme personne ne fut pendu, et que la présence de dona Juana sur le brick avait singulièrement contribué, d'abord à en rendre le séjour agréable, et puis à faciliter la rentrée en grâce de chacun avec son excellence le gouverneur, il s'ensuivit que maître Brimbollio fit une exception en

faueur de la femme de son capitaine, et dit qu'entre toutes les créatures de son sexe, celle-là était bonne à quelque chose.

Quant à Fernando, touché du bonheur de son ami, il en vint une fois jusqu'à songer à se marier, projet qu'il ne

réalisa jamais, considérant que les émotions et tracasseries du ménage ne peuvent s'allier avec la tranquillité d'esprit qu'exige la passion de la pêche à la ligne, et attendu que nul ne peut servir deux maîtres.

G. DE LA LANDELLE.

### Théâtres.

*Carlo et Carlin*, vaudeville de MM. MÉLESVILLE et DEMANOUR (PALAIS-ROYAL). — *Pierre le Millionnaire*, vaudeville en trois actes, de madame ANCELOT (VAUDEVILLE).

En vérité, nous aurions droit de chercher querelle aux théâtres de la bonne ville de Paris : depuis longtemps ils traitent le public avec un sans-façon par trop cavalier ; il semble que cet honnête public soit un niais, un pauvre hère sans intelligence et sans goût, pour qui toutes les sottises imaginables sont encore trop bonnes, et les œuvres insipides suffisamment assaisonnées. Il y a eu, en effet, depuis deux ou trois mois, une inondation de pièces tellement incolores et nauséabondes, qu'à peine avons-nous pu y toucher du bout de la plume pour en constater seulement la naissance et le décès ; après tout, si le public est mystifié à ce point, si les auteurs et les directions théâtrales lui servent quotidiennement de si méchantes denrées, à qui doit-il s'en prendre ? A lui-même. Pour être respectable, il faut savoir se faire respecter ; or, le public est d'une bonté sans exemple ; il accepte tout ce qu'on lui donne, avec une patience et une résignation héroïques ; qu'il se mette un beau jour à chasser un peu sévèrement tous ces fabricants de drames absurdes et de plus vaudevilles, qui abusent impudemment de sa magnanimité, et il finira par les faire rentrer dans l'ordre.

*Carlo et Carlin* ne méritent cependant pas tout ce grand courroux de notre exorde ; et c'est à d'autres que s'adresse l'anathème. Carlo, en effet, est un garçon assez fin, assez gai, assez aimable ; et qui dit Carlo dit Carlin, car Carlin et Carlo sont, à eux deux, une seule et même personne.

Ce petit Carlo était page de son altesse sérénissime le duc de Parme ; une anourette lui vint en tête : Carlo se prit de belle passion pour une danseuse ; le duc de Parme se fâcha ; et, pour éviter le courroux de son

altesse, Carlo s'enfuit à Venise avec son ami Camerani. A Venise, il retrouve sa danseuse adorée ; *che gusto!* Vous croyez que mon Carlo n'a plus qu'à s'abandonner docilement au flot de ses amours ; point du tout : il faut qu'il dispute la belle aux prétentions d'un vieux ambassadeur ridicule. Aussi Carlo se met-il en garde ; d'une part, il défend sa maîtresse contre les tentatives du diplomate en perruque ;

sur ses ergots et prend un parti décisif : pour terminer la guerre par un coup d'autorité, il fait enlever Carlo avec Camerani, son Pylade, et, par ses ordres, tous deux enfermés dans une chaise de poste, courent bride abattue vers une prison quelconque. Mais Carlo n'est-il pas un rusé matois ? Il s'échappe donc, et tandis que le sot ambassadeur le croit bien loin, mon gaillard est de retour et renoue ses trames.

C'est sous l'habit d'arlequin que Carlo se cache, et ici Carlo devient Carlin ; il s'agit de la représentation d'une arlequinade italienne que M. l'ambassadeur doit honorer de sa stupide présence. Personne ne soupçonne Carlo sous cette veste bariolée d'arlequin et avec cette batte ; personne, excepté sa chère danseuse, pour laquelle il vient de soulever son masque. Arlequin danse, arlequin saute, arlequin mystifie de plus belle M. l'ambassadeur, tout en continuant de se faire adorer de madame l'ambassadrice ; si bien que de mystification en mystification, d'adoration en adoration, de danse en coups de batte, Carlo-Carlin reste définitivement maître du champ de bataille ; l'ambassadeur s'avoue vaincu, l'ambassadrice bat en retraite, et la danseuse reste à Carlo-Carlin porteur de victoire. Camerani, le loustic de l'aventure, se réjouit fort du bonheur de son ami Carlo.

Camerani, c'est Alcide Toussez, le lazzi, la bouffonnerie et le gros rire. — Carlo est représenté par mademoiselle Déjazet, la vive saillie, l'œil émerilloné, le pied, la jambe et le propos lestés ; l'un et l'autre ont réussi.

Le vaudeville de madame Ancelet est du genre honnête ; de méchantes langues disent que ce genre-là est proche parent du genre ennuyeux. Or, tout est radicalement honnête dans *Pierre le millionnaire*, la prose, les couplets, les personnages et l'ouvrage.

Ce Pierre partit un beau matin pour les Indes, emportant avec lui une bourse très-légère et une grosse passion pour la fille de M. le comte de Jonville, dont Pierre était le secré-



(Théâtre du Palais-Royal : *Carlo et Carlin*. IIe acte. — Camerani, Alcide Toussez ; Armandine, mademoiselle Serivanek ; Carlo, mademoiselle Déjazet ; le duc de Friola, Sauvillie.)

de l'autre, il se venge de lui, en attirant l'attention et la bienveillance de madame l'ambassadrice, jeune personne un peu vive et sentimentale, qui soupire à droite et à gauche, sans trop de diplomatie.

Il arrive cependant un moment où l'ambassadeur monte



taire. Au bout de vingt ans, Pierre revint avec la même grosse passion et une énorme quantité de millions dans sa bourse. Cela vous indique suffisamment que cette bourse, légère au départ, a un certain poids au retour. Devenir millionnaire en vingt ans, cela se voit; mais rester amoureux, la chose est plus rare.

Quoi qu'il en soit, Pierre met ses millions et son amour aux pieds de mademoiselle de Jonville, qui est maintenant madame veuve de Valcour, mère d'une charmante fille de dix-huit ans. Madame de Valcour refuse l'amour et les millions; elle est entichée de noblesse, pour sa fille du moins, et craint, en lui donnant un roturier pour beau-père, d'éloigner un certain

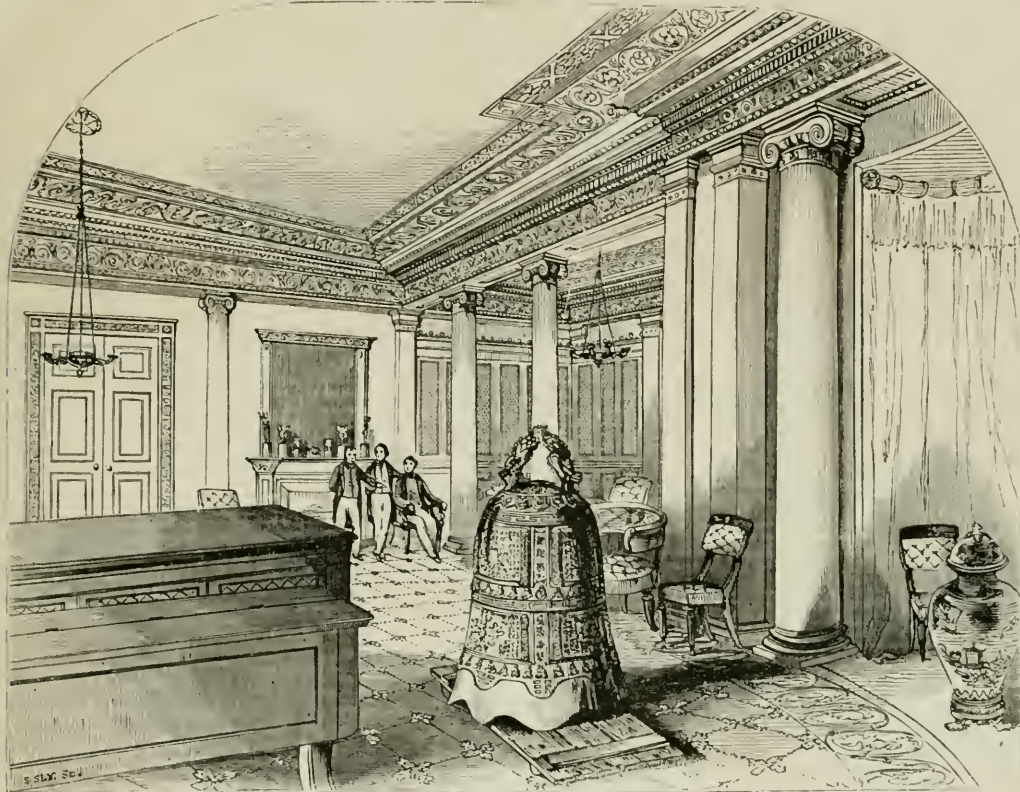
prétendant gentilhomme qui se présente et en vent à mademoiselle de Valcour.

Pierre est furieux de ce refus, et, pour se venger, il entreprend une lutte d'argent contre cette vanité nobiliaire. Ses écus lui servent de boulets et d'obus. Avec cette artillerie dorée, il mitraille les Valcour, et attire dans son camp le gentilhomme prétendant; Pierre lui offre sa propre fille à lui, Pierre le millionnaire; peut s'en faut que le transfuge n'aille jusqu'au bout et n'épouse mademoiselle Pierre tout court. Mais on pleure et l'on se repent si fort chez les Valcour, que Pierre le millionnaire, bonhomme au fond de l'âme, n'a pas le cœur de pousser plus loin son ressentiment. Il rend donc

le gentilhomme à mademoiselle de Valcour, et lui donne deux cent mille francs par-dessus le marché pour l'aider à payer ses dettes. A la bonne heure! ceci est une belle vengeance.

Tout cela est d'une fadeur, d'une langueur, d'une candeur et d'une lenteur qui m'a passablement agacé les nerfs pendant plus de deux heures qu'a duré la représentation de cette œuvre mêlée d'une décoction de pavots; cependant on a applaudi, je dois le dire; on a pleuré, je l'avoue; on s'est mouché, je le confesse. Il y a évidemment des amateurs, et plus d'un, qui se divertissent et s'attendrissent de ces sortes de choses; pour moi, ce n'est pas mon goût; j'en demande à Pierre le millionnaire un million de pardons.

### Chinoïseries.



(Cloche chinoise exposée à Londres, dans la bibliothèque du palais de Buckingham.)

Parmi les *chinoïseries* que les Anglais ont volées aux habitants du Céleste Empire pendant la dernière guerre, ou qu'ils en ont reçues à titre de présent, après la conclusion du traité de paix, les plus belles, offertes à Sa Majesté la reine Victoria, ont été exposées la semaine dernière à la curiosité publique dans la bibliothèque du palais Buckingham. Nous nous empressons d'en donner deux dessins : ce sont une grosse cloche et deux vases qui ornaient autrefois le temple de Ning-po.

La cloche a environ 1 mètre 70 centimètres de hauteur et 3 mètres de diamètre. Sa forme élégante rappelle celle de

la *campanula tremuloïdes*, le pied de lièvre de Shakespeare. Le métal dont elle se compose est un mélange d'étain, de cuivre et d'argent, mais l'argent domine dans une très-grande proportion. Ses sons sont éclatants et doux et se font entendre à de très-grandes distances. La surface extérieure est entièrement couverte d'inscriptions, de bas-reliefs et de figures dont l'exécution ne laisse rien à désirer. Les figures représentent des personnages distingués de la secte de Bouddha; les inscriptions sont en diverses langues; les *chinoïseries* consistent pour la plupart en listes de fidèles des deux sexes; les *sanscrits*, que M. Samuel Birch s'occupe de traduire en ce moment, jetteront, à ce qu'on assure, un jour nouveau sur l'histoire ancienne de la péninsule de l'Hindoustan. D'après une inscription chinoise, cette cloche a été fondue au temple de Peen-ling-pesze (près de la ville de Shaon-ching), la huitième lune de la dix-neuvième année du règne de Taou-kwang, l'empereur actuel de la Chine, c'est-à-dire en 1859.

Les vases sont, comme la cloche, composés d'un alliage fondu et comme elle ils se font remarquer par la beauté de leur forme et de leurs ornements.



Vases chinois.







Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 50 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

# LIBRAIRIE DUROCHET ET C<sup>e</sup>, rue de Seine, 55.

**COLLECTION DES TYPES DE TOUTES LES CORPS ET DES UNIFORMES MILITAIRES** de la République et de l'Empire, 50 planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène, de Murat et de Poniatowski; d'après les dessins de M. Hippolyte Bellange.

50 livraisons, composées chacune d'une ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison: 50 centimes.

La Collection se compose de 50 suites coloriées à l'aquarelle, qui forment, avec le texte, un magnifique Album. Prix: 15 fr.

On consigne, à Paris, chez J.-J. Durochet et Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

**OEUVRES COMPLETES DE MOLIERE**, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-REMY, avec 800 dessins de TONY JOHANOT. 1 volume grand in-8 jésus velin. 20 fr.

**HISTOIRE DE GIL BLAS DE SATHILANE**, par LA SAGE, précédée d'une Notice sur l'auteur, par H. NOUËR; orne de 600 dessins par GILBERT, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 1 vol. grand in-8 jésus. 15 fr.

**LES ÉVANGILES**, traduction de **LE MAÎTRE** DE NAX, publiée sous les auspices de M. l'abbé TREYAT, vicaire — général du diocèse de Paris; édition illustrée par J. H. FAGUARD, et orne d'un Titre grave, imprimé en couleur et en or, et d'un Frontispice représentant la sainte Face, ainsi imprimée en couleur et en or; de quatre autres Frontispices représentant les quatre Évangiles avec leurs attributs consacrés par la tradition de l'art chrétien; de quatre-vingt-neuf Encadrements à grandes vignettes entourant la première page de chaque chapitre, et représentant un sujet du chapitre; de nombreux Encadrements et ornements de Lettres ornées, à la manière des Missels du Moyen-Âge et de la Renaissance; de Fleurons et Cais-de-Lampe, etc.; imprimées sur papier colle, de manière à pouvoir colorier et embellir les dessins. 1 volume in-8. 18 fr.

**VOYAGES EN ZIGZAG**, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le revers italien des Alpes; par R. TOFFER; 400 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALAME. Un très-beau volume grand in-8 jésus de 500 pages. Prix, broché, 16 fr.

**LES FABLES DE FLORIAN**, ornées de 80 grands gravures tirées à part du texte, et de 25 vignettes et fleurons dans le texte; par J.-J. GRANDVILLE; précédées d'une Notice par P.-J. STAHL. 1 charmant vol. in-8. 12 fr. 50.

**HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON**, par LAUREY (de l'Archevêque), avec 1000 dessins, par HORACE VERNET, gravés sur bois et imprimés dans le texte. Nouvelle et magnifique édition augmentée de gravures coloriées représentant les types de tous les corps et les uniformes militaires de la République et de l'Empire; par HIPPOLYTE BELLANGE. 1 vol. grand in-8. 25 fr.

Le même ouvrage, sans les types coloriés. 20 fr.

**LES AVENTURES DE L'INGÉNIEUX HUI**, D'ALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHE; par MIGUEL CERVANTES SAavedra; traduction nouvelle, précédée d'une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par LOUIS VIAROT; orne de 800 dessins de TONY JOHANOT, et d'une carte géographique des voyages et aventures de Don Quichotte. 2 vol. grand in-8 jésus. 50 fr.

**LE JARDIN DES PLANTES**, Description et Mœurs des Mammifères de la Menagerie et du Muséum d'Histoire naturelle, par M. HENRI LAFITE, précédée d'une Notice historique, anecdotique et descriptive du Jardin, par M. JULES JANIN.

Cet ouvrage est illustré et accompagné de 110 sujets d'Histoire naturelle et de 110 cais-de-lampe, gravés sur cuivre et imprimés dans le texte; de 55 grands sujets gravés sur bois et imprimés à part à cause de leur dimension, et offrant les types les plus remarquables de l'histoire des Plantes, les Constructions, les Fabriques, les Monuments, etc.; des portraits de Buffon et de L. Cuvier; enfin de planches peintes à l'aquarelle représentant des groupes d'oiseaux des deux hémisphères.

Dessinateurs: MM. WEINER, SEIMBL, EDOUARD TRAVES, CARL GÉRARD, JULES DAVY, FRANÇOIS HUBLEY, MARVILLE, etc.

Gravures sur bois et sur cuivre par MM. ANDREAU, BIST et LORIOU.

Planches sur acier par MM. FOURNIER et ANSIEUX.

Un volume grand in-8, magnifiquement imprimé. — L'ouvrage complet, 16 fr.

## OEUVRES DANS LE FORMAT GRAND IN-18.

**OEUVRES COMPLETES D'HOMERE**, traduction nouvelle par P. GUIGET, suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, jésus, 5 fr. 50 c.

**MÉMOIRES DE CASANOVA DE SEINGALT**, 4 vol. in-18, chacun de 600 pages, contenant la matière de l'édition en 10 volumes in-8. Prix: 5 fr. 50 le vol. L'ouvrage complet, 14 fr.

**HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES**, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1811; par W. DESBOROUGH LORRY; traduction de l'anglais par A. JOANNE et OLD NICK, complétée pour les expéditions et voyages jusqu'à et y compris la dernière expédition de M. DUBOIS d'ARVILLE; par M. d'ARVILLE. 5 vol. in-18, format anglais. 5 fr. 50 c. le volume. L'ouvrage complet, 10 fr. 50.

**MANUEL DE POLITIQUE**, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par A. GUICHARD. 1 vol. 5 fr. 50.

**HISTOIRE DE 1810**; par A. VILLEROY. 1 vol. 5 fr. 50.

**HISTOIRE DE 1811**; par A. VILLEROY. 1 vol. 5 fr. 50.

**MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE**, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; par le docteur OTT. 1 vol. 5 fr. 50.

**MANUEL D'HISTOIRE MODERNE**, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours; par le docteur OTT. 1 vol. 5 fr. 50.

**MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE**; par M. RENOUVER. 1 vol. 5 fr. 50.

**MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE**, chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte. 2 vol. 10 fr. 50.

**LA MUSIQUE MISE À LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE**, exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour jouer de cet art et pour en parler sans l'avoir étudié; par M. PÉLIS. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. 5 fr. 50.

**GEOGRAPHIE GÉNÉRALE**, Analyse raisonnée de ses travaux, précédée de son élève historique; par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 5 fr. 50.

**DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE**, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles; par sir JOHN F. W. HERSCHELL, traduit de l'anglais. 1 vol. 5 fr. 50.

**LES MUSÉES D'ITALIE**, Guide et mémento de l'artiste et du voyageur; par LOUIS VIAROT. 1 vol. 5 fr. 50.

**LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE**; par LOUIS VIAROT, pour faire suite aux Musées d'Italie, par le même. 1 vol. 5 fr. 50.

**L'ÉDUCATION PROGRESSIVE**, ou Études du Cours de la Vie; par madame NELLE DE SAUSSURE; précédée d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-18. 7 fr.

**LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS**, leur origine, leur acception, anecdotes relatives à leur application, etc.; par LEROY DE LACEY; précédé d'un Essai sur la philosophie de Sanchez Ponce, par FLORENS. 2 vol. 7 fr.

**MŒURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉS** de la vie des animaux mammifères; par P. LESSON, correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). 1 vol. 5 fr. 50.

**FABLES**; par M. VIENNET, de l'Académie Française. 1 volume. 5 fr. 50.

**ÉNIGME DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE**, ou Essai sur les progrès de l'esprit humain depuis 1800 jusqu'à nos jours; par EDOUARD ALIETZ. 1 vol. 5 fr. 50.

**DES ÉLÉMENTS DE L'ÉTAT**, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. SEGALIN. 2 vol. 7 fr.

**NAPOLEON APOCRYPHE**, 1812-1852, Histoire de la complète du monde et de la monarchie universelle; par LOUIS GUERROY. 1 vol. 5 fr. 50.

**CHIEFS-D'OEUVRE POÉTIQUES DES DAMES FLAVIENNES**, depuis le troisième siècle jusqu'à dix-neuvième. 1 volume. 5 fr. 50.

**HISTOIRE DE LA TOUR D'AUVIENNE**, premier grand chef de France, redonné d'après sa correspondance, ses papiers de l'ère et les documents les plus authentiques; par M. B. DE KERSERS. 1 vol. 5 fr. 50.

**EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE**; par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 2 fr.

## POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

A LA LIBRAIRIE PAULIN,  
RUE DE SEINE, 55.

**VOYAGE DANS L'INDE ET DANS LE GOLFE PERSIQUE**, par L'ÉGYPTI ET LA MER ROUGE; par M. V. FONTANIER, élève de l'École Normale, vice-consul de France à Bassora. 1 vol. in-8. 7 fr. 50. (1<sup>re</sup> partie.)

**JÉRÔME PATUROT À LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE**; par LOUIS HAYARD, auteur des *Études sur les Réformateurs contemporains*. 1 seul vol. in-18, contenant la matière de 5 vol. de l'édition in-8. 5 fr. 50.

**HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DE L'ÉPOQUE IMPÉRIALE** poésie; par M. BERNARD JULIEN. 2 vol. in-18. 5 fr. 50.

## LIBRAIRIE DUROCHET,

RUE DE SEINE, 55.

**LA MISSION DE JEANNE D'ARC**, drame en cinq journées et en vers; par J.-J. PONCHAT. 1 vol. in-18. 2 fr.

**IMPRESSIONS D'UN TOURISTE EN RUSSIE ET EN ALLEMAGNE**; par PIERRE AUBERT. 1 vol. in-8. 2 fr. 50.

**RÊVES ET SOUVENIRS**, poésies morales et philosophiques; par MARC-GUSTAVE LAROCHE. 1 vol. in-8. 5 fr.

**LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES**, avec les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle. 1 volume. 5 fr. 50.

## AGUILLES, ÉPINGLES ET HAREMONS ANGLAIS.

**HALL ET GITCH**, 50 King-William Street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des haremmons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

## V. SAGLIER, SUCCESSION DE S. PERRY,

119, RUE MONTMARTRE, 119.



**ARTICLES ANGLAIS**: Théories, Cafés, etc., etc., Bottes à l'ère, etc.; Aiguilles anglaises, Encres Stephens, Epures, Crayons, etc.

**PLUMES PERRY**, supérieures à toutes les autres plumes, à des prix très-réduits.

**VARIÉTÉS**. — BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT. — BAS ELASTIQUES en caoutchouc: aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arts, 25. Ecrite franco.

**FEDELSTEN ET WILLIAMS**, seuls fabricants des ÉPILÉS PRÉFÉRENCES à très solides et pointes allongées; brevet de D. F. Taylor, par autorisation de S. M. la reine Victoria.

Ces épingles, d'une forme parfaite, sont fabriquées tout d'une pièce, la tête faisant corps avec la tige et solide à toute épreuve.

Les aiguilles de leur fabrique sont aussi d'une trempe et d'un poli qui surpassent tout ce qu'on a fait jusqu'en ce genre. Assortiment complet pour exportation.

S'adresser à FEDELSTEN ET COMP., Crown-Court, 1, rue de la Cour, Londres. Fabrique: Light-Pool-Mills, Gloucestershire.

## RUE BARBES, 14, A PARIS.

**EAU DE MÉLÈSE DES CARNES**, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOTER, seul successeur des cédants Carnes des hautes de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOTER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'écoulement, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un du soir qui s'adressera qu'au n. 14, repète 11 fois sur la devançure. M. BOTER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

**LA COUR DE GÉROLSTEIN, FLEUR D'AMOUR**, quatrains nouveaux, par V. LAZARD. Chez L. LOLLARD, éditeur, rue Neuve-des-Petits-Champs, 29.

**ROMANCES NOUVELLES**, chez MEISSONNIER, éditeur de la méthode de piano de HENRI HEBL, rue Dauphine, 22.

**G. DUPREZ**, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Il me trompait, à mademoiselle Masson. Le Secret surpris, à madame Salatière. La Fiancée d'Antar, à madame la comtesse de Saurat.

Le lion Laron, à M. Roger. La Part de Prise, à M. Pouchard. Sur la Tamise, à M. Balfe.

**F. DELSARTE**. Le Pelerin, romance pour ténor. Le Désespéré, air pour basse ou ténor.

**G. ROGER**, DE L'OPÉRA-COMIQUE. Je ne sais aimer que vous, à mademoiselle Lavoye.

La Chasse-sauvonne, duo pour ténor et baryton, à M. Albertini.

**F. GÉRAIDY**. Au bal, à M. Salatière. Amour et Mystère, à M. Roger.

Le comte An. D'ADHÉMAR.

Torresita, pour voix de baryton, à M. Harrold.

Gabou le Noir, pour voix de baryton, à M. Grand.

Le doux Nain de Marie, romance pour soprano.

Le Nouveau Calendrier.

La Perle des Maris.

La Complainte conjugale.

Le Huchet.

Le Millionnaire.

Minute.

Les Mystères de Province.

Mon Lit.

Le Touriste.

Le Juge de Paix.

Reunies et brochées, prix net, 8 fr.

Se vendent séparément.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT  
A LA LIBRAIRIE DUROCHET,  
RUE DE SEINE, 55.

**LE THÉÂTRE DES LATINS**, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. NISARD. 1 grand vol. in-8. 15 fr.

**ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL**, ou Cours complet d'études à l'usage de la jeunesse. — Ouvrage également utile aux jeunes gens, aux mères de famille, aux instituteurs et institutrices, et à toutes les personnes qui s'occupent de l'instruction, ainsi qu'aux gens du monde; par le docteur ANDRÉ LAFITE, historien et Louis DE LA, professeur au collège Stanislas. 1 vol. in-8, format du *Million de Fauts*.

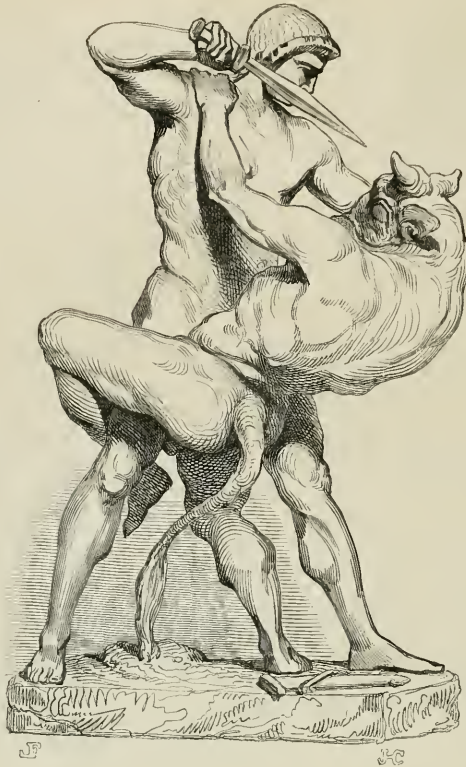
**BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE**, contenant 50,000 noms, suivie d'une Table chronologique et alphabétique, ou se trouvent répartis en 60 classes différentes, par titres et professions, les noms mentionnés dans l'ouvrage; publiée sous la direction de MM. LAFITE, LAFITE et LÉON RENDU, élèves de l'École des Chartes. 1 vol. de 1,000 pages, format du *Million de Fauts*, contenant la matière de 12 volumes ordinaires. Prix: 12 fr., broché. — Cartonné à l'Anglaise, 15 fr. 50.



## Le Minotaure,

BRONZE, PAR BARYE.

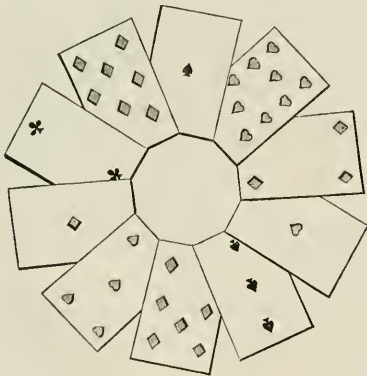
Ce dessin représente un nouveau bronze, *Thésée démontant le Minotaure*, que notre célèbre et fécond sculpteur, M. Barye, vient d'ajouter à son riche musée de la rue de Choiseul. On sait que M. Barye, indigné de voir ses plus charmants chefs-d'œuvre grossièrement mutilés ou défigurés par des ouvriers ignorants et maladroits, s'est décidé à se faire fabricant dans le double intérêt du public et de sa réputation. Le bel établissement récemment fondé au centre même de la capitale, offrira à tous les véritables amateurs une magnifique collection d'objets d'arts en bronze, exécutés sous les ordres et sous la surveillance de M. Barye, d'après des modèles de M. Barye et de nos principaux sculpteurs. — Tous les bronzes du Musée-Choiseul peuvent être mis en vente tels qu'ils sortent du moule ou ils ont été fondus. Aucun ouvrier n'en a altéré, par des retouches inhabiles, la forme primitive. Les résultats qu'il a obtenus assurent à M. Barye la reconnaissance des artistes et des amateurs.



## Amusements des Sciences.

## SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE CINQUANTE-DEUXIÈME NUMÉRO.

I. Pour résoudre ce problème, il sera commode de prendre différentes cartes d'un jeu entier, en commençant par l'as et en choisissant à la suite. Supposons qu'il y ait dix nombres parmi lesquels s'en trouve un à deviner. On disposera en rond dix cartes dont les nombres de points, depuis l'as, qui correspond à 1, jusqu'au dix, seront ceux parmi lesquels on doit deviner le nombre que quelqu'un aura pensé.



Supposons maintenant que votre partenaire ait pensé le nombre 5; faites-lui toucher une carte quelconque, celle dont les points sont au nombre de 7, par exemple; ajoutez mentalement à 7 le nombre total des cartes 10, puis invitez votre partenaire à compter tout bas jusqu'à ce nombre 17, à partir du nombre 5 qu'il a pensé et qu'il ne vous fait pas connaître, en commençant par la carte 7 qu'il a touchée, et en suivant un ordre rétrograde; seulement qu'il vous montre la carte où il s'arrête, lorsqu'il est arrivé à 17. Cette carte sera précisément le 5 qu'il a pensé.

On pourrait prendre un nombre de cartes plus grand ou plus

petit que 10; s'il y en avait 15 ou 8 au lieu de 10, on ajouterait 15 ou 8 au nombre de la carte touchée, pour savoir jusqu'où l'on doit faire compter.

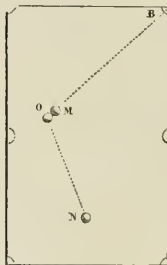
Pour mieux dissimuler l'artifice, on pourra retourner les cartes de manière à cacher les points, en ayant soin, toutefois, de bien remarquer où est l'as, afin de savoir à vue le nombre de la carte touchée, pour déterminer celui jusqu'auquel on devra compter.

II. Les deux principes suivants sont employés pour résoudre la question proposée, et toutes celles du même genre qui se présentent dans le jeu de billard :

1<sup>o</sup> L'angle que fait la direction de la bille avec la bande, lorsqu'elle vient frapper celle-ci, est égal à l'angle que fait la direction de cette même bille avec la bande après le choc.

2<sup>o</sup> Lorsqu'une bille en rencontre une autre, si on tire entre leurs centres une ligne droite qui passera nécessairement par le point de contact, cette ligne sera la direction de la bille frappée après le coup.

Cela posé, voici comment on résoudra la question : par le centre de la blouse donnée B et par celui de la bille M de l'adversaire, concevez une ligne droite, prolongée en dehors de la bille M, d'une quantité égale au rayon de cette bille jusqu'en O, puis frappez votre bille N suivant la direction NO. Lorsque son centre F arrivera en O, elle devra pousser l'autre bille M suivant la direction MB.



Nous devons ajouter que cette solution est purement géomé-

trique, et que, dans la pratique, elle est modifiée par l'influence du roulement et du frottement des billes sur le tapis.

## NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

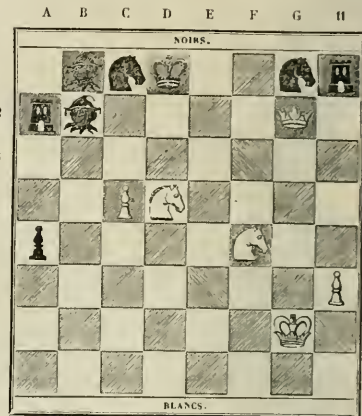
I. Deux personnes conviennent de prendre alternativement des nombres moindres qu'un nombre donné, et de les ajouter ensemble jusqu'à ce que l'un des deux puisse attendre un autre nombre donné. Comment doit-on faire pour arriver infailliblement le premier.

II. Faire bouillir de l'eau froide sans feu, mais avec de la glace.

## Échecs.

N<sup>o</sup> 8.

LES BLANCS FONT MAT EN QUATRE COUPS.



NOTA. Plusieurs réclamations nous étant parvenues au sujet des précédents problèmes d'échecs publiés par *l'Illustration*, nous ferons remarquer que la couronne fermée indique le Roi, la couronne ouverte la Reine. Les réclamations avaient pour cause la confusion entre ces deux pièces. — Nous adoptons pour l'avenir un mode de notation qui facilitera la démonstration du problème.

## Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'habit ne fait pas le moine.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinoy-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET C<sup>o</sup>, rue Damiette, 2.